



SAINT FRANÇOIS ET LES OISEAUX

(COMANS)

Sous ce titre
Veullot,
avec notre
veille de
Parlan
Sainte, le célèbre écrivain
conversation que les beaux
donne un exemple d'ouïe
chrétienne.

« Adolphe
le Séraphin de la terre
du ciel. Il nous ramène
oiseaux en cage, le
vous retient prisonnier
— Oh ! que j'aimerais
Notre âme a quelque
rendu sa tendresse

XVIII^{me} ANNEE

1^{er} OCTOBRE



1902



N° 10

Revue du Tiers-Ordre et de la Terre-Sainte

Les amis de saint François

(Notre gravure)

Sous ce titre, le chapitre VII de "Rome" Lorette et par Louis Veuillot, renferme d'excellentes considérations qui cadrent très bien avec notre gravure et que nos lecteurs seront heureux de lire à la veille de la fête de N. S. P. S. François.

Parlant de ses amis qui étaient aussi ses hôtes dans la Ville Sainte, le célèbre écrivain rapporte qu'ils "n'avaient pas de plus cher sujet de conversation que les beaux récits offerts par la vie des élus de Dieu", et il en donne un exemple d'où nous extrayons ce qui suit. C'est un modèle de conversation chrétienne.

" Adolphe se plut à citer l'exemple de saint François d'Assise, le Séraphin de la terre, aimable et bien-aimé entre tous les séraphins du ciel. Il nous rappelait comment le Saint, voyant un jour des oiseaux en cage, leur disait : « Tourterelles, mes sœurs, qui donc vous retient prisonnières ? » et s'affligeait de leur captivité.

— Oh ! que j'aime cela, dit Gustave, et que je le conçois bien. Notre âme a quelquefois de ces sentiments, quand la prière lui a rendu sa tendresse et sa pureté. Oui, parfois, en nous promenant

BEAUX

(COMANS)



dans les campagnes, nous remettons sur la haie, de crainte qu'on l'écrase, l'insecte qui s'est laissé tomber. Mais chez nous, c'est l'impression d'un instant, et cette exubérante charité fut la vie de saint François.

— Et, continua notre cher Adolphe, nous n'obéissons pas au pieux sentiment du séraphique Père, lequel, en protégeant les vermineux, trouvait moyen d'adorer le Sauveur, se rappelant que Jésus a dit une fois : « Je suis un ver et non un homme. » Combien ne devons-nous pas être doux pour les créatures, cependant ! Elles souffrent, parce que la terre est punie, et la terre est punie à cause de nos péchés. Voilà pourquoi nous sommes en guerre avec toute la nature. Saint François avait si bien vaincu le péché, si bien rétabli son âme dans la pureté de son origine, qu'aucune hostilité n'existait plus contre lui dans le monde. Il était en paix avec les êtres, avec les éléments, comme avec les hommes et avec lui-même. Tout ce qui le vit, l'approcha et put l'entendre, en reçut mille témoignages de tendresse et les lui rendit. Il aimait toutes choses, toutes choses l'aimèrent. Soumis aux souffrances, parce qu'il était né d'une chair coupable, mais devenu l'enfant de la Foi et de la Grâce, il portait sur la terre des marques de sainteté qui brisaient partout autour de lui le sceau de l'anathème ; Dieu le revêtit d'une splendeur dont il n'a pas voulu lui-même entourer son corps mortel. On ne peut dire de saint François qu'il fit des miracles : le miracle, c'était lui-même ; les prodiges sortaient de lui, comme les rayons sortent du foyer. Il fut au milieu de la nature ce qu'était le premier homme dans l'Eden de son innocence : un possesseur qui jouissait du plein amour des êtres et des choses, sur lesquels il régnait en paix. Sa vie, écrite par saint Bonaventure, d'après les dépositions d'une foule de témoins oculaires, en renferme mille exemples singulièrement gracieux.

— Cite-nous-en quelques-uns, si tu te les rappelles, dit Elisabeth, car j'aime infiniment saint François, et il n'y a point de bonheur ici-bas qui me semble plus charmant que cet accord de charité dont les saints sont unis avec tout ce qui est innocent et pur.

— Eh bien ! dit Adolphe, le saint passant un jour près de Bevagno vit un lieu sur son chemin où beaucoup d'oiseaux d'espèces différentes s'étaient rassemblés. Il se dérangea quelque peu pour ne les point troubler et les salua comme s'ils eussent été des êtres raisonnables. Les oiseaux ne se dispersèrent point, mais au contraire se tournant vers lui et allongeant le cou d'une façon tout étrange, ils paraissaient

désirer qu'il s'approchât, vous devez tout donner, vous avez donné des ailes à l'homme avant toutes ses créatures pures de l'air : sans que vous ayez rien donné sans que vous ayez rien nourri. » Les oiseaux de cette manière merveilleuse parlait. Il alla au milieu de la nature, aucun ne bougea. Il donna sa bénédiction, vu cela, se fit des amis avec les oiseaux. Il se fit le peuple dans la nature, gazouillaient si fort qu'il leur dit, mes sœurs, venez autour de moi, écoutez donc, mes sœurs, comme si elles bougèrent plus.

Il avait surtout un jour, fois il en délivra quelque un. Quand il passait, pressaient autour de lui, à la grande surprise de tout le monde, on lui apportait un piège. Il fut touché au piège, lui dit-il, la terre pour qu'il pût se lever de son sein. Celui-ci, après cela, le voulut laisser aller, il revenait toujours vers lui, faire porter par un diable, chose arriva d'un oiseau. Un brochet qu'on lui jeta à l'eau, nagea au-dessus, une bénédiction. Tu vois, le tisoncule, une cigale se levait et l'excitait à prendre sur sa main. « Cigale

de crainte qu'on nous, c'est l'im-
t la vie de saint

ns pas au pieux
es vermisseaux,
Jésus a dit une
ne devons-nous
souffrent, parce
de nos péchés.
a nature. Saint
li son âme dans
ait plus contre
ec les éléments,
qui le vit, l'ap-
de tendresse et
nèrent. Soumis
le, mais devenu
e des marques
e de l'anathème ;
ui-même entou-
ois qu'il fit des
ortaient de lui,
de la nature ce
cence : un pos-
choses, sur les
enture, d'après
renferme mille

, dit Elisabeth,
le bonheur ici-
harité dont les

rès de Bevagno
èces différentes
ar ne les point
s raisonnables.
ire se tournant
ils paraissaient

désirer qu'il s'approchât. Alors il leur fit un discours : « Mes frères ailés, vous devez toujours louer votre Créateur et l'aimer, Lui qui vous a donné des ailes et qui pourvoit à tous vos besoins. Il vous a fait avant toutes ses créatures, et vous a assigné pour séjour les régions pures de l'air : sans que vous semiez, sans que vous moissonniez, sans que vous ayez à vous en occuper jamais, il vous conduit et vous nourrit. » Les oiseaux le regardaient attentivement, s'agitant d'une manière merveilleuse, ouvrant le bec et battant des ailes tandis qu'il parlait. Il alla au milieu d'eux et en toucha quelques-uns avec sa robe : aucun ne bougea. Enfin ils ne s'envolèrent qu'après qu'il leur eut donné sa bénédiction. Et lui, dans la simplicité de son cœur, ayant vu cela, se fit des reproches de n'avoir jamais jusqu'à ce jour parlé aux oiseaux. Il se rendit ensuite dans un bourg où il voulut prêcher le peuple dans la rue ; mais sur les toits une quantité d'hirondelles gazouillaient si fort qu'on l'entendait à peine. Il leur dit : « Hirondelles, mes sœurs, vous avez assez parlé, il est temps que j'aie mon tour : écoutez donc en silence la parole du Seigneur. » Les hirondelles, comme si elles l'avaient compris, se turent à l'instant et ne bougèrent plus.

Il avait surtout une grande prédilection pour les agneaux. Plusieurs fois il en délivra quelqu'un qu'il achetait d'une pièce de son vêtement. Quand il passait au milieu d'un troupeau, jeunes et vieux se pressaient autour de lui, relevaient la tête et le regardaient fixement, à la grande surprise des bergers et des frères. Un jour, près de Grecio, on lui apporta un levreau vivant qui venait d'être pris dans un piège. Il fut touché de compassion : « Comment t'es-tu laissé prendre au piège, lui dit-il, levreau, mon frère ? » L'animal ayant été mis à terre pour qu'il pût s'enfuir, sauta vers François et se cacha dans son sein. Celui-ci, après l'avoir caressé comme aurait pu faire une mère, le voulut laisser aller ; mais, attiré par un charme secret, le levreau revenait toujours vers le saint homme ; le saint fut enfin obligé de le faire porter par un de ses frères assez avant dans la forêt. La même chose arriva d'un oiseau aquatique, pris dans un lac près de Rieti. Un brochet qu'on lui avait apporté en ce même endroit et qu'il rejeta à l'eau, nagea auprès de sa barque jusqu'à ce qu'il lui eut donné une bénédiction. Tout lui était enseignement de prière. A la Portioncule, une cigale perchée sur un figuier près de sa cellule, chantait et l'excitait à prier par son chant. Un jour il l'appela : elle vola sur sa main. « Cigale, ma chère sœur, lui dit-il, loue notre Seigneur,

ton Créateur. » Elle se mit aussitôt à faire son petit bruit joyeux, jusqu'à ce qu'il l'eût renvoyée à sa place, sur le figuier ; elle y resta huit jours, allant, venant à sa volonté. Alors il dit à ses compagnons : « Donnons à présent congé à notre sœur la cigale, car elle nous a réjouis assez longtemps, depuis huit jours qu'elle nous excite à louer Dieu. » La cigale obéissante s'éloigna sur l'heure et ne reparut point. La première fois qu'il visita le Mont Alverne, à son retour d'Espagne, un grand nombre d'oiseaux volèrent autour de la cellule que les frères y avaient bâtie pour lui, chantant et battant des ailes. Il vit un indice de la volonté divine dans cette joie que les oiseaux témoignaient à sa venue, et résolut de s'arrêter quelque temps en ce lieu. Pendant qu'il y séjourna, un faucon dont l'aire était voisine, le prit en grande amitié : par son cri, il annonçait au Saint l'heure à laquelle il avait coutume de prier ; il chantait à une heure plus avancée pour le ménager, lorsqu'il était malade ; et si alors, vers le point du jour, sa voix, comme une cloche intelligente, saluait le matin, il avait soin d'en modérer et d'en affaiblir le son.

Mais ce n'était pas seulement aux êtres animés que François prodiguait les effusions de cet amour infini. Avec les mêmes effusions il admirait et louait la beauté des fleurs, voyant en elles, dit un autre de ses biographes, témoin oculaire, un reflet de la fleur impérissable et divine que Dieu fit épanouir sur la tige de Jessé ; lorsqu'il en trouvait beaucoup ensemble, il se laissait aller avec elles à un pieux et simple entretien. De même il invitait à aimer Dieu, les moissons, les vignes, les pierres, les forêts, la beauté des plaines, la fraîcheur des eaux, la verdure des jardins, tous les éléments. Il contemplait avec de tendres désirs et une joie inexprimable la magnificence du firmament, miroir où il croyait voir la face du Créateur. Et comme il s'était donné à Dieu pour serviteur avec un dévouement sans bornes, les éléments, ces agents de Dieu, semblaient être devenus aussi ses serviteurs dévoués. Un jour que les médecins allaient lui appliquer un fer rouge aux tempes, il le bénit d'abord et lui dit : « Feu, toi qui es mon frère, le Très-Haut t'a fait avant toutes choses, et t'a fait beau, utile et puissant ; sois-moi donc favorable aujourd'hui, et Dieu daigne adoucir ton ardeur de telle sorte que je puisse la supporter, » Le fer fut appliqué, et le saint s'écria : « Mes frères, louez avec moi le Très-Haut ; le feu ne me brûle pas et je ne sens aucune douleur. » Au rapport des mêmes témoins oculaires, l'eau se changea pour lui en vin lorsqu'il l'eut bénite, et un jour que dans une violente maladie,

il désirait de la n
l'air s'ébranlant d

François qui n
grand saint, a d'ai
radieuse et naïve
enveloppait l'univ
éclate à chaque
veilleuse beauté d
le Chant du soleil
les Actes des Saint
entendu à sa prièr
de ceux qui persév
pour les décider à
Ce sont de pareil
accompagnent dai



D

FONCTIO



nités dont le Discr
ment, avant la réu
y en a qui, pouvan

tit bruit joyeux,
 uier ; elle y resta
 ses compagnons :
 car elle nous a
 us excite à louer
 ne reparut point.
 etour d'Espagne,
 a cellule que les
 des ailes. Il vit
 s oiseaux témoi-
 temps en ce lieu.
 uit voisine, le prit
 l'heure à laquelle
 lus avancée pour
 le point du jour,
 latin, il avait soin

que François pro-
 nêmes effusions il
 elles, dit un autre
 leur impérissable
 issé; lorsqu'il en
 elles à un pieux
 ieu, les moissons,
 aines, la fraîcheur
 s. Il contemplant
 magnificence du
 eur. Et comme il
 ment sans bornes,
 devenus aussi ses
 ient lui appliquer
 lit : « Feu, toi qui
 choses, et t'a fait
 jourd'hui, et Dieu
 sse la supporter, »
 es, louez avec moi
 aucune douleur. »
 e changea pour lui
 e violente maladie,

il désirait de la musique qui pût élever son cœur au Tout-Puissant, l'air s'ébranlant de lui-même fit entendre d'harmonieuses vibrations.

François qui n'était pas moins grand poète et grand orateur que grand saint, a d'ailleurs magnifiquement chanté lui-même la tendresse radieuse et naïve dont la surabondance de son amour pour le Créateur enveloppait l'universalité des choses créées. L'allégresse de son âme éclate à chaque mot de cet hymne où il célèbre Dieu dans la merveilleuse beauté de ses ouvrages. Ce cantique célèbre se nomme le Chant du soleil. François et ses frères le chantaient souvent, et les Actes des Saints rapportent que des ennemis irréconciliables l'ayant entendu à sa prière, après qu'il y eut ajouté une strophé en l'honneur de ceux qui persévèrent dans la paix, il ne fallut point d'autre discours pour les décider à s'embrasser et à se demander mutuellement pardon. Ce sont de pareils chants, sans doute, que les harpes séraphiques accompagnent dans le ciel ... »

LOUIS VEUILLOT.



Direction des Fraternités



FONCTIONNEMENT DE LA FRATERNITÉ

Réunion du Discrétoire



ES membres du Discrétoire ont appris à connaître leur charge et la manière de l'exercer séparément ; instruisons-les maintenant de leurs obligations dans leurs réunions spéciales.

La réunion du Discrétoire, au moins une fois le mois, est indispensable ; la réunion bi-mensuelle est toujours utile, quand elle peut avoir lieu sans inconvénient. Nous connaissons des Fraternités dont le Discrétoire se réunit deux fois le mois : une fois brièvement, avant la réunion mensuelle ; une autre fois au jour indiqué. Il y en a qui, pouvant disposer de leur temps, passent l'après-midi ou

la soirée ensemble. On traite d'abord des affaires de la Fraternité, puis on s'entretient, on travaille, on prie, on fait une lecture...

Ces divers moyens entretiennent des relations de bonne fraternité très utiles au bien général. Il ne faudrait pas se contenter de réunir le Discrétoire seulement quand on prévoit qu'il y a des affaires à traiter. L'expérience nous a prouvé que plus les réunions du Discrétoire sont rares, moins on croit avoir à dire et à faire, lorsqu'elles sont fréquentes et régulières, on trouve beaucoup plus à exercer son zèle et la Fraternité en éprouve une salutaire influence.

Le jour, l'heure et le lieu de la réunion sont fixés par le Père Directeur ou le Frère Ministre, après entente préalable du Discrétoire, afin de prendre le moment qui convient le mieux au plus grand nombre.

Dans ces réunions, on commence par la prière, comme il est marqué dans le Rituel. Le Père Directeur qui la préside donne ensuite la parole au Secrétaire, pour qu'il lise le procès-verbal de la dernière séance et le compte-rendu des fêtes, cérémonies ou autres événements qui ont eu lieu. Après quoi, le Directeur, le Supérieur, le Secrétaire apposent leur signature sur le registre, en apportant les modifications ou observations qui auraient paru nécessaires. On s'occupe ensuite des affaires courantes.

Dans les Fraternités peu importantes, les prêtres séculiers qui les dirigent, trop absorbés par leurs occupations ordinaires, ne sont pas toujours suffisamment libres pour assister à toutes les réunions des Discrétoires. Celles-ci ont lieu alors sous la présidence du Supérieur ou de l'Assistant ; mais les délibérations prises, les projets élaborés, doivent être soumis à l'approbation du Directeur. Cependant, il serait bon qu'il pût y assister, au moins à chaque trimestre.

Dans le Discrétoire, chaque membre a le droit et le devoir d'émettre modestement et charitablement son opinion, de proposer certains règlements, certains projets qui peuvent contribuer au bien.

Voici l'ordre d'après lequel on pourra procéder :

1° Exactitude des Membres aux réunions, ce point est très important. On consulte le registre des présences, on doit se rendre compte du motif des absences et, selon le plus ou moins de sérieux de ces motifs, voir quels moyens on peut prendre pour les rendre de plus en plus rares. Sur ce point, il faut être sévère et ne pas laisser passer de faute sans répression ;

2° S'informer de l'état des malades et de la régularité avec laquelle les visites sont faites ;

3° Le Maître de et de l'exactitude d

4° Le Trésorier les soumettre à l'ap de régler toutes les ser les dépenses qu' le veut, arrêter les c

5° On s'occupe d re ou au postulat, c

6° On s'entretien membres de la Frati de la manière dont c

7° Communicatio recruter de nouveau pour le bien des ân vres à adopter ou à

A propos des œuv important. Le Tiers d'accomplir une œuv membres des moyen de la perfection, po dans la charité envers les Tertiaires aptes à sent dans l'Eglise.

Tout ce qui conce ce qui regarde les œ envers le prochain, p charité. Aussi doiven ment le plus sérieux (chap. II, § 8) les y ex

On les verra donc : taires à l'exemple de les fêtes, organiser de le Saint Viatique aup sanctification du dimi y a des Fraternités oi Saint Sacrement expo ration perpétuelle, pl en heure, viennent off

3° Le Maître des Novices rend compte des réunions du Noviciat et de l'exactitude des membres à s'y rendre ;

4° Le Trésorier fait connaître les dépenses faites ou à faire pour les soumettre à l'approbation du Discretioire. C'est alors le moment de régler toutes les questions d'argent et les Discrets doivent proposer les dépenses qu'ils jugeraient nécessaires ou utiles. On peut, si on le veut, arrêter les comptes tous les trois mois ;

5° On s'occupe de l'admission des sujets à la profession, à la vêtue ou au postulat, conformément à ce qui est dit plus haut ;

6° On s'entretient des fautes qui auraient pu être commises par les membres de la Fraternité, des scandales qui auraient pu être donnés, de la manière dont on peut aider à les réparer et à en prévenir le retour ;

7° Communications diverses imprévues, examen des moyens de recruter de nouveaux membres, voir ce qu'on pourrait entreprendre pour le bien des âmes, pour l'amélioration de la Fraternité, les œuvres à adopter ou à seconder selon les circonstances, etc.

A propos des œuvres, qu'on nous permette d'insister sur ce point important. Le Tiers-Ordre n'est pas une association ayant pour but d'accomplir une œuvre spéciale. C'est un état de vie fournissant à ses membres des moyens et des secours puissants pour gravir les sentiers de la perfection, pour avancer toujours dans l'amour de Dieu et dans la charité envers le prochain ; c'est ainsi qu'il contribue à rendre les Tertiaires aptes à entreprendre toutes les œuvres qui s'épanouissent dans l'Eglise.

Tout ce qui concerne le culte, l'honneur et la gloire de Dieu, tout ce qui regarde les œuvres spirituelles et corporelles de miséricorde envers le prochain, peut devenir l'aliment de leur zèle et stimuler leur charité. Aussi doivent-ils se prêter à toutes les œuvres et en être l'élément le plus sérieux et le plus constant. La Constitution *Misericors* (chap. II, § 8) les y exhorte expressément.

On les verra donc se prêter avec bonheur à la décoration des Sanctuaires à l'exemple de notre Séraphique Père Saint François, préparer les fêtes, organiser des pèlerinages, se faire un bonheur d'accompagner le Saint Viatique auprès des malades, s'associer pour les œuvres de la sanctification du dimanche, de la réparation des blasphèmes, etc. Il y a des Fraternités où est établi l'usage de déléguer auprès du Très Saint Sacrement exposé pendant l'oraison des Quarante-Heures, l'adoration perpétuelle, plusieurs de ses membres qui, se relevant d'heure en heure, viennent officiellement représenter la Fraternité.

Avec un zèle aussi dévoué et généreux, ils se livreront aux œuvres spirituelles et corporelles de miséricorde selon les besoins des temps et la nécessité des lieux qu'ils habitent. En ce moment où l'ignorance, si grande déjà, devient encore plus désastreuse par suite de la guerre faite à l'enfance, les Tertiaires doivent seconder le zèle des pasteurs et sous leur direction, devenir catéchistes, préparer les enfants à la première communion, instruire les ignorants de tout âge et de toute condition.

Cette œuvre des catéchistes est une de celles que nous recommandons plus spécialement et plus instamment au zèle de nos Tertiaires, comme la plus opportune, la plus nécessaire et la plus méritoire des temps actuels.

Ils doivent, autant qu'ils le peuvent, faire partie des œuvres de charité qui ont pour but de secourir les pauvres, de les visiter, de les consoler, de soigner les malades. Ils trouveront dans leur sainte vocation et dans l'esprit de leur état assez de générosité pour accomplir à la gloire de Dieu toutes ces pratiques si humbles en elles-mêmes et si fécondes néanmoins en merveilleux effets.

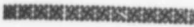
8° Il est très important que le Discretoire connaisse bien le personnel de la Fraternité. Pour cela, un moyen nous paraît excellent : c'est à chaque réunion, de prendre par ordre un certain nombre de noms sur chacun desquels on s'entretient un instant avec discrétion et charité. Quand on a épuisé la liste, on recommence. Le nombre des noms examinés chaque fois est plus ou moins considérable selon l'importance de la Fraternité et des affaires à traiter.

9° Quelques paroles d'édification que le Père directeur peut adresser pour la sanctification personnelle des Discrets, afin de les encourager au bien, d'exciter leur zèle, sont toujours accueillies avec reconnaissance et donnent d'excellents résultats.

On termine par les prières prescrites. (voir le Rituel.)



Nouvelle



La B. M.

DU TIERS

XI. I



templer à loisir te
reprendre le cours

Au mois de févr
cence au moment c
portière pour l'élev
qu'elle allait rempli

Depuis quatorze
vertu. L'heure était
richesses accumulées
où elle devait exerc
nentes qualités. Ce
Si le noviciat est im
moins pour le bien
particulier : Tel no
trompe guère. Sans
des semailles, mais
mencé ? Le laboure
maîtresse des novici
quelle grave respon

SAINTE

nt aux œuvres
oins des temps
où l'ignorance,
te de la guerre
le des pasteurs
es enfants à la
lge et de toute

e nous recom-
e de nos Ter-
et la plus méri-

des œuvres de
s visiter, de les
eur sainte voca-
ur accomplir à
les-mêmes et si

e bien le person-
excellent : c'est
mbre de noms
c discrétion et
Le nombre des
sidérable selon

teur peut adres-
n de les encou-
llies avec recon-

el.)



Nouvelle fleur du Jardin Séraphique

La B. Marie Crescence de Kaufbeuren

DU TIERS-ORDRE REGULIER DE SAINT FRANCOIS

XI. Maîtresse des novices et supérieure



DE même qu'un visiteur, arrivé au milieu d'un beau jardin de fleurs, s'arrête quelques instants pour en admirer plus à l'aise les beautés et en savourer les parfums, ainsi nous sommes-nous arrêtés, nous aussi, au milieu de la vie de notre Bienheureuse, pour former un bouquet de toutes ses vertus et en contempler à loisir toutes les beautés. Il est temps maintenant de reprendre le cours de notre récit.

Au mois de février dernier, nous avons laissé la B. Marie-Crescence au moment où l'on vint l'enlever à son humble fonction de portière pour l'élever à la charge de maîtresse des novices, charge qu'elle allait remplir pendant vingt quatre ans, de 1717 à 1741.

Depuis quatorze ans, elle ramassait dans son cœur des trésors de vertu. L'heure était venue où elle devait partager avec les autres les richesses accumulées par la grâce dans le sanctuaire de son âme, et où elle devait exercer sur un champ plus digne de son zèle ses éminentes qualités. Ce champ, c'était le noviciat de sa chère communauté. Si le noviciat est important pour l'avenir d'un couvent, il ne l'est pas moins pour le bien de chaque religieux ou de chaque religieuse en particulier : Tel novice, dit-on, tel religieux, et d'ordinaire on ne s'y trompe guère. Sans doute, le temps du noviciat n'est que le temps des semailles, mais qu'attendre d'un champ mal labouré et mal semencé ? Le laboureur, le semeur, c'est le maître des novices, c'est la maîtresse des novices, bien plus que le novice ou la novice : aussi quelle grave responsabilité pour ceux qui occupent ce poste délicat

et difficile ! Marie-Crescence ne se cachait pas la gravité de cette responsabilité, et elle mettait tout en œuvre pour s'acquitter dignement de cette importante mission.

Le rayonnement de sa sagesse, l'exemple de ses vertus, l'efficacité de ses prières, obtenaient de grands fruits même des arbres médiocres. Elle avait l'idée la plus élevée de l'état religieux : elle savait la perfection que Jésus exige de ses épouses, mais elle connaissait aussi la faiblesse humaine. Loin de décourager les jeunes âmes confiées à ses soins en leur demandant, dès le commencement, une perfection que n'ont pas même des religieuses plus anciennes, elle descendait avec tendresse et patience à leur fragilité. Sans se laisser déconcerter par l'inconstance et la perversité naturelles, elle secondait adroitement la grâce divine qu'elle voyait travailler dans une âme. Sa douceur et son indulgence finissaient par triompher des défauts les plus graves. « Il faut, disait-elle, traiter chaque novice selon ses qualités, ses passions, ses besoins personnels, en considérant aussi les voies de la Providence. Il serait ridicule de vouloir mener tout le monde par le même chemin. »

Voici un exemple de sa façon d'agir : « Pendant mon noviciat, raconte une de ses novices, quand je me montrais indocile envers la Mère Crescence, et que j'écoutais ses conseils et ses admonitions avec une méchante figure, fort piquée dans mon amour-propre, cette bonne mère me reprenait par de graves paroles ; puis elle faisait devant moi ces mêmes travaux qui humiliaient tant ma vanité de demoiselle et m'apprenait comment les animer d'une sainte intention. Si elle le croyait nécessaire, elle allait dans sa bonté jusqu'à m'enseigner la même chose trois ou quatre fois. Sa seule vue m'était une leçon continuelle d'humilité, de douceur et de charité. » Une autre novice ajoute : « Souvent je devais entendre les plaintes et les reproches adressés en face à la maîtresse par des anciennes, quand une novice commettait une étourderie ; alors mon cœur battait à se rompre tant j'en souffrais, sachant que le mal n'était imputable qu'à notre légèreté et nullement à la Mère Crescence, qui avait fait son possible et au-delà pour nous corriger ; quant à elle, elle supportait ces récriminations injustes en silence et avec la plus grande mansuétude. »

Toujours à la disposition de ses filles, la Bienheureuse les recevait jour et nuit pour les consoler, les éclairer, les encourager avec une tendresse toute maternelle. Tous ces soins étaient accompagnés de vigilance, de prudence, d'une bienfaisante fermeté. Attachant une

importance spéciale à la présence de Dieu, on profitait de ses conseils, novice, elle lui demandait l'enfant ? Pour qui nous n'avions pas le droit de soupirer et reprendre. Pensez combien elle travaillait pour travailler et s'acquitter.

Elle insistait fortement sur la raison qui empêchait d'atteindre à la perfection, à détruire les inclinations, il faut les combattre, mènent plus loin, atteindraient le sommeil, saintes, si elles voulaient et se vaincre : au lieu de pour avoir follement l'avoir repris.

Mais dans la pratique sanglante, elle est la volonté. Ce qu'elle sentait, mais ment intérieur. Livrer son cœur des vœux stricts pour un jour, pourra ni vivre content.

Elle faisait une grande attention à ce qu'on disait, on de quelque chose, la voix : « Appelez-vous, les froissements, ne renouez, seuls les excitent et mourir, ils sont ennemis.

Ses enfants spirituels, mêlée d'un saint regard, s'aperçurent par expérience, coup d'œil tous les rituelles la maîtresse.

importance spéciale à l'intention surnaturelle et au souvenir de la présence de Dieu, elle se faisait rendre compte de la manière dont on profitait de ses instructions sur ce point. Rencontrait-elle quelque novice, elle lui demandait à l'improviste : « A quoi pensez-vous, mon enfant ? Pour qui travaillez-vous ? » Hélas ! dit une de ses novices, nous n'avions pas toujours la tête où il aurait fallu ; alors notre Mère soupirait et reprenait avec feu : « Est-ce là aimer Dieu, servir Dieu ? Pensez combien le temps est précieux, puisque vous pouvez en user pour travailler et souffrir par amour pour Dieu ! »

Elle insistait fortement sur la nécessité de la mortification ; la raison qui empêche un si grand nombre de personnes religieuses d'atteindre à la vraie vertu, c'est qu'elles n'ont pas appris au noviciat à détruire les inclinations naturelles apportées du monde. Ces inclinations, il faut les attaquer héroïquement : un seul acte de ce genre mènerait plus loin que cent autres. Beaucoup de ces personnes atteindraient le sommet de la perfection et seraient véritablement des saintes, si elles voulaient généreusement obéir aux inspirations divines et se vaincre : au lieu de cela elles croupissent dans la médiocrité pour avoir follement refusé de donner leur cœur en entier ou pour l'avoir repris.

Mais dans la pratique de la mortification, au-dessus des disciplines sanglantes, elle estimait la mortification journalière des sens et de la volonté. Ce qu'elle cherchait à obtenir, ce n'était point une piété sentimentale, mais une vertu mâle et solide, assise sur le renoncement intérieur. Livrer un combat à outrance à la passion dominante, vider son cœur des créatures, le livrer tout à Dieu, ce sont des devoirs stricts pour une personne religieuse ; si elle y manque, elle ne pourra ni vivre contente, ni mourir tranquille.

Elle faisait une guerre à mort à la susceptibilité féminine. Se plaignait-on de quelque offense ou d'un oubli, Mère Crescence élevait la voix : « Appelez-vous cela de l'humilité ? Est-ce là imiter Jésus ? Ces froissements, ne remarquez-vous pas que l'orgueil et l'amour-propre seuls les excitent et en profitent ? Il vous faut à tout prix les faire mourir, ils sont ennemis de toute vertu. »

Ses enfants spirituelles avaient en leur Mère une entière confiance mêlée d'un saint respect. Ce respect s'accrut encore quand elles s'aperçurent par expérience que la maîtresse des novices sondait d'un coup d'œil tous les mystères de leur cœur. Dans ses conférences spirituelles la maîtresse aimait à parler et sur la nécessité et sur la

rité de cette res-
sister dignement

ertus, l'efficacité
rbres médiocres.
le savait la per-
naissait aussi la
âmes confiées à
, une perfection
elle condescen-
se laisser décon-
, elle secondait
dans une âme.
pher des défauts
ovice selon ses
onsidérant aussi
uloir mener tout

mon noviciat,
docile envers la
ses admonitions
our-propre, cette
puis elle faisait
nt ma vanité de
sainte intention.
jusqu'à m'ensei-
vue m'était une
ité. » Une autre
tes et les repro-
mes, quand une
battait à se rom-
utable qu'à notre
fait son possible
portait ces récri-
mansuétude. »
reuse les recevait
ourager avec une
accompagnés de
Attachant une

manière de méditer la Passion de Jésus, sur l'abandon parfait à Dieu, sur la pauvreté spirituelle et le dépouillement religieux, sur la soumission animée par l'esprit de foi, et elle surveillait soigneusement la mise en pratique de tous ces conseils. Dieu, du reste, bénit ses efforts et rendit son travail fécond en fruits de sanctification pour ses enfants et pour toute la communauté.

Cependant la Mère Jeanne, supérieure du couvent depuis plus de vingt-cinq ans, était morte au mois de juin 1741. Un mois après, le chapitre des religieuses se réunit sous la présidence du Père Provincial des Franciscains pour choisir une nouvelle supérieure. Toutes les voix se portèrent sur la Sœur Marie-Crescence : son humilité n'eut jamais d'épreuve plus rude à supporter, l'obéissance seule put triompher de sa résistance.

Telle nous avons vu la servante de Dieu simple religieuse, telle nous la verrons pendant les trois ans que durera son gouvernement sur la communauté. Tous admireront sa prudence, sa charité, son humilité. Sous sa direction renaîtront la régularité, la solitude, la vie intérieure, et c'est avec raison qu'on l'appellera la seconde fondatrice du couvent.

Depuis longtemps elle possédait toutes les vertus nécessaires à qui doit conduire une communauté ; maintenant que Dieu l'avait placée sur le chandelier et exposée à la vue de tout le monde, ses vertus allaient se manifester avec un éclat tout nouveau. Son zèle pour la justice la portait à considérer sérieusement les qualités, les nécessités et les mérites de chacun pour répartir les offices de manière à ne porter préjudice ni au corps ni à l'âme. L'âme juste est reconnaissante : Marie-Crescence témoignait la plus grande reconnaissance envers les bienfaiteurs du couvent. Les prières et les pénitences qu'elle offrait pour eux lui semblaient toujours trop peu.

La plus grande gloire de Dieu, l'extension du règne divin, la destruction du péché, voilà ce qu'elle cherchait dans tous ses actes. Tous ses conseils, toutes ses corrections portaient l'empreinte de la prudence. Dans les cas douteux ou en présence d'avis contraires, elle recourait d'abord à Dieu, priait, examinait, réfléchissait sur les mesures à prendre et agissait ensuite avec une douce fermeté. Les religieuses avaient d'autant moins de peine à accepter les remontrances qu'elle était parfois obligée de leur adresser, que chacune se voyait l'objet de sa tendre sollicitude.

En effet, durant sa charge de prieure, toutes ses filles avaient auprès

d'elle libre accès p
difficultés. Elle le
retournait consolée
« De quel cœur, d
seulement je pouv
qu'elle disait, elle
n'épargnait aucune

Elle était d'une
car de cette récep
âmes et l'honneur
ne ne pouvait l'infl
la fortune en faveur
couvent riche en v

Elle détestait les
ble le nombre des
la charité fraternelle
solitude. Les visites
pent l'esprit, engendr
en le détournant d

Aux heures de tra
par la règle du couv
conversation inutile
mieux vaudra aimer
aussi en récréation,
gaieté : « A qui n'ai
la gaieté devient un
déplaisent à Dieu ;
leurs travers. Ceux

Tels furent les
selon le cœur de Di
munauté, dans ce j
lante gardienne. Il r
à l'extérieur du cou

(A suivre)

parfait à Dieu,
sur la soumis-
sion à Dieu, bé-
nédiction pour ses

depuis plus de
1 mois après, le
1 Père Provin-
cielle. Toutes
: son humilité
sance seule put

religieuse, telle
gouvernement
sa charité, son
la solitude, la
seconde fonda-

is nécessaires à
ue Dieu l'avait
t le monde, ses
iveau. Son zèle
les qualités, les
offices de maniè-
me juste est re-
andé reconnais-
; et les péniten-
rop peu.

le divin, la des-
tous ses actes.
l'empreinte de la
s contraires, elle
ait sur les mesu-
rément. Les reli-
es remontrances
aucune se voyait

s avaient auprès

d'elle libre accès pour lui exposer leurs doutes, leurs tentations, leurs difficultés. Elle les écoutait avec tant de bonté que chacune s'en retournait consolée et animée d'un nouveau zèle pour sa perfection. « De quel cœur, disait-elle, offrirais-je mon honneur et ma vie, si seulement je pouvais vous porter au ciel dans mes mains. » Et ce qu'elle disait, elle le faisait : pour faire avancer ses religieuses elle n'épargnait aucune peine, aucune fatigue.

Elle était d'une prudence extrême dans la réception des sujets, car de cette réception dépendaient la gloire de Dieu, le bien des âmes et l'honneur de la communauté. Aucune considération humaine ne pouvait l'influencer en ce point ; faisait-on valoir les biens de la fortune en faveur de la postulante : « Dieu, répondait-elle, veut le couvent riche en vertus, et non en biens temporels. »

Elle détestait les relations avec le dehors et diminuait le plus possible le nombre des visites : « Les bonnes pensées, les saints désirs et la charité fraternelle se nourrissent et se fortifient par le silence et la solitude. Les visites, au contraire, troublent le recueillement, dissipent l'esprit, engendrent le dégoût et attachent le cœur aux créatures en le détournant de Dieu. » Telle était sa pensée sur ce sujet.

Aux heures de travail, le silence n'était pas rigoureusement prescrit par la règle du couvent. Cependant la supérieure empêchait toute conversation inutile : « Si vous parlez, parlez de Dieu, mais toujours mieux vaudra aimer que parler. » La première au travail, elle l'était aussi en récréation, et là elle charmait tout le monde par sa douce gaieté : « A qui n'aime et ne cherche que Dieu, disait-elle souvent, la gaieté devient une seconde nature. Les tristes et les mélancoliques déplaisent à Dieu ; ils ne savent pêcher que dans l'eau trouble de leurs travers. Ceux qui servent Dieu avec joie, sont aimés de lui. »

Tels furent les exemples et les sentiments de cette supérieure selon le cœur de Dieu. Telle fut son action à l'intérieur de sa communauté, dans ce jardin fermé, dont Dieu l'avait constituée la vigilante gardienne. Il nous reste à voir l'influence exercée par sa vertu à l'extérieur du couvent.

(A suivre).

FR. MARIE-ANSELME, O. F. M.



Nouvelles de Rome



Tableau offert au Pape. — C'est un usage antique d'offrir au Pape un tableau représentant l'une ou l'autre scène de la vie des saints qu'il béatifie ou canonise ; ces tableaux vont augmenter les riches et intéressantes collections vaticanes. Or le 17 juin dernier, le R^{mo} P. Général des Frères Mineurs, accompagné du Père Postulateur des Causes de canonisation, présentait au Souverain Pontife le tableau commémoratif de la béatification de la B^{ne} Crescence Hoss. La Bienheureuse y est représentée recevant, dans son monastère de Kaufbeuren, la visite du cardinal Rot, prince-évêque de Constance. La scène est très bien dessinée et les costumes de l'époque d'une fidélité historique remarquable. Leur richesse contraste fort heureusement avec l'austère simplicité du cloître. L'exécution des détails est soignée, les teintes heureuses et pleines de relief. Bref, le tableau est très réussi. Le Saint Père l'admira longuement et exprima son admiration avec un enthousiasme de *dilettante*.

Heureuse découverte. — Le R. P. Léonard Lemmens, O. F. M., vient de découvrir à la bibliothèque vaticane, le fameux dialogue *De vitis sanctorum Fratrum Minorum* ou *Vies des saints Frères Mineurs*, écrit vers 1246 par ordre du Ministre Général Crescentius de Jesi. Cet opuscule nous parle longuement des premiers disciples de S. François, et nous donne en particulier de nombreux renseignements sur saint Antoine, *mort il y a peu de temps*. De plus il confirme une foule de traditions franciscaines qu'ont enregistrées les compilateurs du XIV^e siècle. Cette découverte va offrir à la critique un nouveau champ de discussions et peut-être contribuer à avancer la solution de certains problèmes de l'histoire franciscaine.

Les Franciscaines Missionnaires de Marie. — On lit dans l'*Univers* du 29 juillet 1902 :

« Plus les ennemis du nom chrétien s'acharnent contre les Congrégations, et plus la Providence se plaît à augmenter le nombre des âmes qui se vouent à la vie religieuse.

« Ce matin eno
naires de Marie, a
tes. 27 postulante
tuels, 11 les vo
qui présidait la c
secrétaire, l'excell
nombre des privil

« Comme on le
res est toujours er
est l'un des couve
Eternelle.

Un buste de
promenade très fr
gers ; les allées sc
italiens. On va y
sculpteur Aureli, r



Chro

Station:
grécati
daigné
faites
qui, pour quelque
nules.

Il arrive quelque
qui la fait omettent
mes peuvent n'être
Afin que les fidèles
gences, la Sacrée C
de l'Ordre des Frèr

« Ce matin encore, à l'Institut des Sœurs Franciscaines Missionnaires de Marie, avait lieu une de ces cérémonies toujours émouvantes. 27 postulantes prenaient l'habit, 6 prononçaient les vœux perpétuels, 11 les vœux triennaux. C'est S. Em. le cardinal Ferrata qui présidait la cérémonie. Il avait voulu faire cet honneur à son secrétaire, l'excellent don Giovannelli, dont l'une des sœurs était au nombre des privilégiées.

« Comme on le voit, l'Institut des Sœurs Franciscaines Missionnaires est toujours en pleine prospérité. Leur maison de la *Via Giusti* est l'un des couvents les plus beaux et les plus peuplés de la Ville Eternelle.

Un buste de N. S. P. S. François. — Le *Pincio* est une promenade très fréquentée des Romains et visitée par tous les étrangers ; les allées sont ornées des bustes de marbre de tous les grands italiens. On va y placer le buste de S. François d'Assise, don du sculpteur Aureli, renommé pour sa ravissante statue de sainte Cécile.



Chronique Franciscaine

A TRAVERS LE MONDE

Stations du Chemin de la Croix. — La Sacrée Congrégation des Indulgences, à la date du 27 mai 1902, a daigné valider toutes les érections du Chemin de Croix faites depuis le 7 avril 1894, dans le monde entier, et qui, pour quelque raison ou défectuosité que ce soit, auraient été nulles.

Il arrive quelquefois que ceux qui demandent l'érection ou celui qui la fait omettent quelque chose d'essentiel ; les stations elles-mêmes peuvent n'être pas dans les conditions requises pour la validité. Afin que les fidèles ne soient pas privés du trésor spirituel des Indulgences, la Sacrée Congrégation, à la demande du Procureur Général de l'Ordre des Frères Mineurs, a accordé la validation susdite.

Assomption de la Sainte Vierge. -- Du Sanctuaire franciscain de Notre-Dame des Vestighes, en Italie, on a envoyé le 15 août dernier, à Sa Sainteté Léon XIII, un album de 4000 signatures de pèlerins demandant la proclamation, comme dogme de foi, du mystère de l'assomption de la Sainte Vierge; déjà un premier album avait été envoyé. On se rappelle que le même vœu a été formulé au congrès marial de Lyon.

Une relique de saint François. -- Parmi les reliques franciscaines de l'Eglise saint François, à Cortone, se trouve un coussin de soie rouge splendidement brodé d'or et de soie verte et jaune. D'après des études récentes, la dame Jacqueline de Settesoli, que saint François appelait familièrement frère Jacqueline, apporta ce coussin avec elle en venant de Rome et le tint sous la tête du Séraphique Patriarche au moment où il rendait le dernier soupir.

Tableau de Raphaël. -- Un riche américain, M. Pierpont Morgan, vient d'acquérir, pour la somme fabuleuse de deux millions et demi, un tableau de Raphaël, la *Madone de saint Antoine de Padoue*. En 1870, l'impératrice Eugénie, qui voulait l'acheter pour le musée du Louvre, avait reculé devant le prix d'un million, que le possesseur demandait alors.

Cette toile, peinte par Raphaël pour le couvent de saint Antoine de Padoue, à Pérouse, est composée de deux panneaux représentant l'un l'Enfant Jésus sur les genoux de la sainte Vierge, l'autre saint Antoine en extase devant la radieuse apparition.

Encore le Père Hartmann! -- Nous disions, dans notre dernier numéro, que l'empereur d'Autriche, François-Joseph, voulut assister à la seconde exécution du célèbre oratorio de saint François, composé par le P. Hartmann. Pour remercier ce jeune maestro franciscain et pour rendre hommage à son incontestable talent, S. M. Impériale vient de lui offrir de belles orgues qui seront installées dans le chœur des religieux, à l'Eglise franciscaine de l'*Araceli* où le P. Hartmann remplit les fonctions de maître de chapelle.

Vieille Eglise franciscaine. -- L'Eglise de saint François, à Pise, vient d'être restaurée et rendue aux Frères Mineurs Conventuels, après avoir, pendant 40 ans, servi de poste au corps d'artillerie de la ville. Elle fut bâtie au XIII^e siècle par le célèbre Nicolas de Pise, sur la demande du Bx Agnello, qui devint plus tard premier Ministre Provincial de l'Ordre en Angleterre.

Mort d'un Tertiaire illustre. -- Au commencement de juin,

mourut à Sarria, daguer. Mgr l'Evêque d'Espagne a célébré, dans « Un jour, a-t-on comme on apprend Ce grand poète d'innombrables compte parmi ses Jacinto Verdagu sa propre volonté, Un vieux ce l'école de la vérité juger par cet extrait du XVIII^e siècle :

« Je, sousigné, c je sais être du Tiers manière très chrétienne dus aux offices divinent les sacrements souhaite de toute dévotion d'embrasser suivre les règles, patiens et à les enrichies accordées pour leur accélérer la poëter par la pratique Fait à Gruyère, le de Gruyère. »

Puissent tous les curés, un aussi bon

es Clarisses à dantes de toute empêché d'assist leyfield, nous sommation, le compte re Valleyfield.

mourut à Sarria, près Barcelone, le grand poète catalan Jacinto Verdagner. Mgr l'Evêque de Barcelone, le ministre de l'instruction publique d'Espagne assistèrent à ses funérailles. C'est que Verdagner a célébré, dans ses œuvres sublimes, toutes les gloires catalanes. « Un jour, a-t-on dit, on apprendra le catalan pour lire Verdagner, comme on apprend le grec pour lire Homère. »

Ce grand poète était Tertiaire ; il a chanté saint François dans d'innombrables cantiques populaires, surtout dans une œuvre qui compte parmi ses plus belles : *Sant Francesh*.

Jacinto Verdagner, même sur son lit de parade, a été revêtu, selon sa propre volonté, de l'habit franciscain.

Un vieux certificat. — En tout temps le Tiers-Ordre a été l'école de la véritable vie chrétienne et évangélique ; on peut en juger par cet extrait d'un certificat délivré à ses Tertiaires par un curé du XVIII^e siècle :

« Je, sousigné, certifie que toutes les personnes de ma paroisse, que je sais être du Tiers Ordre de saint François d'Assise, y vivent d'une manière très chrétienne, que ce sont des gens de bon exemple, assidus aux offices divins, très réglés dans leurs famille et qui fréquentent les sacrements avec grande piété et édification, et que je souhaite de tout mon cœur que tous mes paroissiens eussent la dévotion d'embrasser ce saint Ordre approuvé de l'Eglise et d'en suivre les règles, puisqu'elles ne tendent qu'à faire de parfaits chrétiens et à les enrichir du trésor de grandes indulgences légitimement accordées pour les aider à satisfaire à la justice de Dieu et pour leur accélérer la possession de la gloire éternelle qu'il leur fait mériter par la pratique des bonnes œuvres où il les engage... »

Fait à Gruyère, le 10 avril 1721, Ant. L. Castella, doyen et curé de Gruyère.»

Puissent tous les Tertiaires du Canada mériter, de la part de leurs curés, un aussi bon certificat !

CANADA

Les Clarisses à Valleyfield. — Des circonstances indépendantes de toute volonté humaine, nous le croyons, nous ayant empêché d'assister à l'installation de nos chères Clarisses à Valleyfield, nous sommes heureux et fiers de trouver, comme compensation, le compte rendu suivant dans la *Revue Ecclésiastique* de Valleyfield.

« Le 10 août dernier a eu lieu à Valleyfield l'installation des religieuses Clarisses dans le nouveau monastère qui vient d'être construit. La démonstration religieuse faite à cette occasion a été une des plus belles dont la ville ait jamais été témoin.

Toute la population catholique de la ville épiscopale unie au clergé a fait escorte aux dignes religieuses, leur montrant combien elle se sentait heureuse de posséder ces héroïnes du sacrifice, auxquelles le diocèse de Valleyfield a fait un si cordial accueil.

Chacune des Clarisses, était accompagnée de trois dames de charité, et la procession qui s'était formée pour se rendre de la cathédrale au monastère était composée des associations pieuses et d'une foule immense qui a suivi avec recueillement.

S. G. Mgr Emard, évêque de Valleyfield a présidé la cérémonie au cours de laquelle il a prononcé une allocution sur la vie contemplative. Il a expliqué à la foule qui l'écoutait religieusement ce que sont les Clarisses, ce qu'elles font et ce que la population devait en attendre. Le sermon a été suivi du salut et de la bénédiction du Très Saint Sacrement ; le chœur de chant de Notre-Dame de Montréal a exécuté de la belle et grande musique.

Des cinq religieuses venues de France, qui forment ici le noyau de la communauté nouvelle, trois sont canadiennes-françaises de Montréal.

Melle Piché, en religion Sœur Marie-de-Jésus ; Melle Maria Hurbubise, en religion Sœur Marie-Saint-Paul-de-Jésus ; Melle Desparois, en religion Sœur Marie-de-Saint-François.

Les deux Sœurs françaises sont la révérende Mère Abbessé, Marie-de-Saint-Joseph, et Sœur Marie-de-Sainte-Madeleine.

(Revue Ecclésiastique de Valleyfield)

Baie Saint-Paul. — La retraite annuelle chez les Petites Sœurs Franciscaines de Marie, prêchée par un Père Franciscain du Couvent de Québec s'est terminée le 12 par les élections générales.

Le résultat de ces élections laisse à la tête de l'Institut, comme Supérieure Générale, la très Révde Mère M.-Anne-de-Jésus ; comme Assistante générale la Révde Mère M.-Egide-d'Assise. Les autres Conseillères sont les Révérendes Mères M.-Zotique, M.-Dominique et M.-Joseph. Ont été ensuite nommées : dépositaire, Mère M.-Zotique ; Secrétaire, Mère M.-du-Sacré-Cœur ; Maîtresse des Novices, Mère M.-Joseph.

Ces élections, cachet tout particulier du premier Ordre de Québec, Déléguées réunissaient leur mission lointaine.

Le Révérend Père sans égal pendant ses sages enseignements du Très Saint Sacrement. Toutes l'ont vu passer.

Le même jour, Freeman, en religion, d'émettre ses premières Deux jeunes postulantes Sophie, Mégantic et M.-Edouard.

La fête de notre Reine chez les Petites Sœurs une date mémorable pour leur Institut ; et il leur aurait lieu le 12.

Le bon Dieu résolu une bien douce couronne. Le Commissaire de la Reine prendra ce voyage. Révérendes Mères, son début et dans les jours après dix ans florissantes.

La visite de ces religieuses que des visiteurs le dimanche, et ce fut

Saint-Constant visite les 22-23-24 juin pas de se faire remarquer. Par suite de la maladie, durant l'année écoulée, mais tout fait prévu.

Ces élections, qui ont lieu tous les six ans, ont eu cette année un cachet tout particulier : présidées pour la première fois par un Père du premier Ordre, le Révd. P. Ange-Marie, Supérieur du Couvent de Québec, Délégué de Sa Grandeur Monseigneur de Chicoutimi, elles réunissaient toutes les Mères Fondatrices, venues jusque de leur mission lointaine de Marinette Wisconsin.

Le Révérend Père Prédicateur, s'est dépensé avec un dévouement sans égal pendant la retraite, et la Communauté garde précieusement ses sages enseignements. Le 12 août, après la bénédiction solennelle du Très Saint Sacrement, le bon Père a donné la bénédiction papale. Toutes l'ont vu partir à regret.

Le même jour, 12 août, fête de sainte Claire, Melle Lizzie-Jane Freeman, en religion Sœur M.-du-Bon-Pasteur, avait le bonheur d'émettre ses premiers vœux entre les mains du Révérend Père Ange. Deux jeunes postulantes, Mesdemoiselles M.-A. Bédard, de Sainte-Sophie, Mégantic, et M.-Alma Robert de Worcester, Mass. revêtaient le Saint Habit sous les noms de Sœur M.-Béatrice, et Sœur M.-Edouard.

La fête de notre Mère sainte Claire est toujours des plus solennelles chez les Petites Franciscaines de Marie. C'est aussi pour elles une date mémorable, étant le jour anniversaire de la fondation de leur Institut ; et il a été décidé qu'à l'avenir les élections générales auraient lieu le 12 août.

Le bon Dieu réservait encore aux Petites Franciscaines de Marie une bien douce consolation par la visite du Révérend Père Frédéric, Commissaire de la Terre Sainte. Ce vénérable Père a bien voulu entreprendre ce voyage tout exprès pour renouer connaissance avec les Révérendes Mères Fondatrices. Il avait connu la Communauté à son début et dans les épreuves d'une pénible fondation ; il la retrouve après dix ans florissante, nombreuse et en pleine voie de prospérité.

La visite de ce vénérable religieux a été fort appréciée, tant des religieuses que des Tertiaires, à qui il a bien voulu adresser la parole, le dimanche, et ce fut une vraie bénédiction pour tous.

Saint-Constant. — La Fraternité de Saint-Constant a eu sa visite les 22-23-24 juin dernier. Toute jeune qu'elle est, elle ne laisse pas de se faire remarquer par sa ferveur et sa fidélité à la Règle. Par suite de la maladie du Directeur, ses développements n'ont pas été, durant l'année écoulée, aussi considérables qu'on eût pu le désirer, mais tout fait prévoir un avenir prochain très prospère. L'estime que

fait du Tiers-Ordre M. l'Abbé Gaudet, le nouveau Directeur, et le zèle prudent qu'il met à le propager feront bientôt de Saint-Constant une paroisse toute dévouée à saint François.

Le Visiteur s'est appliqué à nous faire voir l'utilité du Tiers-Ordre pour la sanctification des âmes et, comme conséquence naturelle de cette vérité, il a montré l'erreur de bien des personnes qui regardent ses obligations comme au dessus de leur capacité. Tout chrétien, vrai et sincère, a-t-il ajouté, peut être Tertiaire, car il observe déjà cette Règle, excepté en deux points, lesquels toutefois n'entraînent pas un grand surcroît de fatigue : le port habituel du Scapulaire et la récitation quotidienne des douze *Pater, Ave, et Gloria*, de l'Office.

La Visite s'est terminée par une touchante cérémonie de vêtue et de profession.

H. L. Tertiaire.

Sorel. — Sorel est une jolie petite ville de 5000 âmes, jeune, vivante, gaiement assise sur les rives du Saint-Laurent. A égale distance de l'une et l'autre, elle est située entre la grande cité Mont-réalaie et la vieille cité de Trois-Rivières toujours si attachée à la foi de ses pères. Mais pour être active et pleine de vie au point de vue temporel, elle n'en est pas moins soucieuse de ses intérêts éternels. Elle l'a bien prouvé lors de la dernière visite du Tiers-Ordre qui a eu lieu les 24, 25, 26 et 27 juillet.

Un Père Franciscain était venu de Montréal pour la circonstance ; les exercices ont été suivis avec grande assiduité par tous les Tertiaires et par un grand nombre de fidèles. La dévotion au Chemin de Croix a trouvé durant ces jours la voie des cœurs fidèles ; il y a tout lieu de croire que l'association du Chemin de Choix Perpétuel va s'implanter dans chaque famille.

Les réunions du soir pour les hommes ont réuni un certain nombre d'auditeurs sérieux qui ont appris à connaître et à aimer le Tiers-Ordre.

Puisse saint François bénir cette sainte visite et donner aux nouvelles recrues, tant profès, que novices, le véritable esprit séraphique et la pratique de toutes les vertus chrétiennes !

Un témoin.

Saint-Hyacinthe. — La Fraternité de Saint-Hyacinthe aussi a eu sa Visite Canonique à laquelle les membres du Tiers-Ordre ont répondu avec toute la fidélité possible. Elle est vraiment en bonne voie de prospérité cette jeune mais intéressante Fraternité, et

elle ne demand
Ordre, sous tou
tion et la régula
ture de 13 et ur
Saint-Ferd
ranimer la ferve
ne, véritable dig
des flots envahi
pratique, mieux
Visiteur nous e
phique Père a dt
indignes de lui,
de pénitence et
faire régner Die
accompagnait la
prise d'habit et c
mis définitiveme
ver tout le temps
du Tiers-Ordre.
un nombre à pe
cette même mat
la Pénitence. D

Saint-Adrie
faveur de la Visi
Visiteur avec nos
Tertiaires ait eu l
faite cependant av
26 professions et
nombreux mainte
tement avec Mor
membres du pren
de la manière sui
M. Joseph Roy,
gustin Ferland, Se
liam Garneau, Ma
nités que désorma
Protecteur, saint
de la ferveur.

Directeur, et le Saint-Consul du Tiers-Ordre naturelle de qui regardent t chrétien, vrai erve déjà cette rainent pas un ire et la récitation de l'Office.

nie de vêtue

ertiaire.
âmes, jeune,
it. A égale dis-
nde cité Mont-
si attachée à la
rie au point de
s intérêts éter-
du Tiers-Ordre

circumstance ;
is les Tertiaires
hem de Croix
y a tout lieu de
uel va s'implan-

in certain nom-
et à aimer le
et donner aux
able esprit séra-
s !
émoi.

Hyacinthe aussi
du Tiers-Ordre
est vraiment en
te Fraternité, et

elle ne demande qu'à marcher de front avec ses Sœurs du Troisième-Ordre, sous tous les rapports, mais surtout dans la bonne organisation et la régularité exemplaire. La visite a été clôturée par une Vêture de 13 et une profession de 23 Membres.

Saint-Ferdinand d'Halifax. — La visite canonique vient de ranimer la ferveur dans nos deux Fraternités. Notre règle franciscaine, véritable digue capable de nous préserver nous et nos familles des flots envahisseurs de l'orgueil, du sensualisme et de l'impiété pratique, mieux connue et appréciée au cours des entretiens du Père Visiteur nous est devenue plus chère. Du haut du ciel Notre Séraphique Père a dû contempler avec plaisir nos résolutions d'être moins indignes de lui, à l'avenir, et de nous appliquer par la prière, l'esprit de pénitence et surtout par la pratique de la plus exquise charité à faire régner Dieu en nous et autour de nous. La petite retraite qui accompagnait la visite s'est terminée par une double cérémonie de prise d'habit et de profession. Une soixantaine de novices furent admis définitivement dans la famille séraphique en s'engageant à observer tout le temps de leur vie les commandements de Dieu et la règle du Tiers-Ordre. Ils furent immédiatement remplacés au noviciat par un nombre à peu près égal de postulants et de postulantes qui en cette même matinée avec joie et générosité revêtirent les livrées de la Pénitence. Dieu soit béni !

M. M.

Saint-Adrien. — Cette année encore nous avons eu la grande faveur de la Visite Canonique. La coïncidence du passage du Père Visiteur avec nos Quarante-Heures a empêché que notre retraite de Tertiaires ait eu la même solennité que l'an dernier. La visite s'est faite cependant avec esprit de foi et bonne volonté. Nous avons eu 26 professions et 17 prises d'habit. Les frères Tertiaires étant assez nombreux maintenant parmi nous, le Père Visiteur a voulu conjointement avec Monsieur le Curé notre dévoué directeur, choisir les membres du premier discrétore des frères qui dès lors fut constitué de la manière suivante :

M. Joseph Roy, Supérieur ; M. Théodore Roy, Assistant ; M. Augustin Ferland, Secrétaire ; M. Achille Thérien, Trésorier ; M. William Garneau, Maître des Novices. C'est donc pour nos deux Fraternités que désormais nous attendons de notre bien aimé Patron et Protecteur, saint Antoine de Padoue, l'accroissement du nombre et de la ferveur.

T. A.



Pèlerinages

Les Frères du Tiers-Ordre à Sainte-Anne de Beaupré, 10 août 1902. — Ce pèlerinage a été ce que sont tous les pèlerinages des Tertiaires non pas une partie de plaisir, mais une journée de prière, de recueillement et de pénitence. Pour les Frères de la Fraternité de Notre-Dame-des-Anges, il servait, en quelque sorte, de clôture à la retraite annuelle ; et cette circonstance explique sans doute un peu l'élan de la piété et de ferveur qui l'a distingué. Il faut avouer d'ailleurs que la divine Providence nous a favorisés sous tous rapports. D'abord les pèlerins furent plus nombreux que jamais : plusieurs Fraternités des environs de Montréal, Saint-Philippe, Lacadie, Saint-Jean, Saint-Constant, La Longue Pointe, etc, avaient envoyé leur contingent ; d'autre part le temps se maintint splendide jusqu'à la fin, avec un vent et une marée favorables ; ajoutez à cela, de la part de l'équipage, le désir de donner pleine satisfaction aux pèlerins par la rapidité du voyage, ce qui nous permit d'arriver de bon matin au Sanctuaire. Enfin, et cet avantage est peut-être le plus appréciable, il n'y eut pas ce jour-là d'autre pèlerinage, de sorte que les Tertiaires purent, sans dérangement comme sans précipitation, entendre la sainte messe à la Basilique, prolonger leurs actions de grâces et leurs prières devant la statue de la Bonne sainte Anne, visiter les autres pieux Sanctuaires des alentours. Néanmoins quatre grandes heures furent bien vite passées, et il fallut dire au revoir pour un an à ces lieux bénis, après avoir une dernière fois recommandé toutes nos intentions à la glorieuse Patronne du Canada.

Au retour, il y eut arrêt à Québec. Comme elle est belle, l'église de Saint Antoine, là-haut, sur les plaines d'Abraham ! et comme, en entrant dans ce magnifique Sanctuaire, l'on se trouve bien dédommagé des fatigues de la montée ! De nombreux pèlerins vinrent adorer Jésus-Hostie sur ce trône de prédilection qu'il s'est choisi dans le diocèse de Québec, et recevoir sa bénédiction. A une heure, au chant du *Magnificat*, on levait l'ancre pour Montréal.

Le lundi matin, vers 4 heures $\frac{1}{2}$, on se trouvait en face d'Hoche-laga. Jusque-là tout nous avait réussi à souhait, mais le bon Dieu nous réservait pour ce moment une petite épreuve, destinée sans

PELER

doute à assurer l'é-
sées durant le péle-
barquer un certai
l'empêcha d'achev-
tous à Hochelaga.

Malgré ce contr-
à Notre-Dame de
de grâces.

Que le bon Dieu
le secours de sa gr-
animés durant cett

Les Sœurs d

— C'est le 7 se
Rosaire, Cap de
Tertiaires de Mo
la réalisation d'u
omettre le chemin
récité, chanté et
magea grandemen
sut encore touche
les yeux dans le sc
du pécheur, du r
s'effectue au regre
prières. Les RR. I
rinage ne négligent
rinage les plus fré
tuaire un attrait d
piété grandissent cl

doute à assurer l'efficacité à tant de prières qui lui avaient été adressées durant le pèlerinage. Pendant que le bateau accostait pour débarquer un certain nombre de pèlerins, une soupape se brisa et l'empêcha d'achever son voyage. Force nous fut donc de débarquer tous à Hochelaga.

Malgré ce contretemps, un grand nombre de pèlerins se rendirent à Notre-Dame de Bon Secours, pour y assister à la messe d'action de grâces.

Que le bon Dieu daigne exaucer tous nos vœux et nous aider, par le secours de sa grâce, à conserver la ferveur et la piété qui nous ont animés durant cette délicieuse journée du pèlerinage. S. M. pèlerin.

Les Sœurs du Tiers-Ordre au Cap de la Madeleine.

— C'est le 7 septembre, qu'a eu lieu au sanctuaire du saint Rosaire, Cap de la Madeleine, le pèlerinage annuel des Sœurs Tertiaires de Montréal. Une pluie importune est venue empêcher la réalisation d'une partie du programme ordinaire. Il fallut omettre le chemin de la croix et la procession. Mais le Rosaire récité, chanté et prêché par le R. P. Dozois, O. M. I., dédommagea grandement les pieuses pèlerines. L'éloquent prédicateur sut encore toucher les cœurs et fit couler bien des larmes de tous les yeux dans le sermon du départ où il fit voir en Marie la Mère du pécheur, du malade et de l'âme du Purgatoire. Le départ s'effectua au regret de toutes après une matinée passée dans les prières. Les RR. PP. Oblats qui ont la desserte de ce lieu de pèlerinage ne négligent rien pour lui donner le charme des lieux de pèlerinage les plus fréquentés, nos pèlerines éprouvent pour ce sanctuaire un attrait de plus en plus irrésistible, leur nombre et leur piété grandissent chaque année.



est belle, l'église
! et comme, en
ive bien dédom-
rins vinrent ado-
est choisi dans le
e heure, au chant

en face d'Hoche-
mais le bon Dieu
re, destinée sans



LES ANCIENS RÉCOLLETS

PREMIERS APOTRES DU CANADA

Triste état de la colonie. — Le P. de Brébeuf rappelé à Québec. —

La Compagnie de la Nouvelle-France ou des Cent-Associés. —

Famine à Québec. — Les Frères Kertk. —

Québec sommé de se rendre. — Fière attitude de Champlain. —



ANDIS que le P. de Brébeuf reprenait seul, avec tant de peine et si peu de succès apparent, l'œuvre des missions huronnes, la colonie se voyait réduite à une détresse extrême. Le monopole ruineux, exercé par l'administration avaro des marchands, devait y conduire infailliblement. Les efforts de Champlain pour conjurer ces malheurs étaient impuissants. Ceux des religieux n'étaient pas plus heureux, et leurs missions étaient aux abois. Aux demandes qu'ils adressaient aux agents de commerce, ceux-ci répondaient invariablement : « Nous n'avons pas d'ordre pour vous assister. » Ils ne cachaient même pas leur hostilité. Les catholiques se plaignaient des insultes que recevait leur religion de la part des huguenots employés en grand nombre par la Compagnie. Ces insultes avaient été telles, selon Champlain, que les sauvages commençaient à témoigner du mépris pour la foi qu'on leur annonçait.

Dans l'espérance de prévenir les cruels embarras dans lesquels ils se trouvaient, les Jésuites avaient renvoyé en Europe le P. Noyrot, et ils l'attendaient avant l'hiver avec les secours qu'il aurait pu recueillir : mais l'hiver toujours si long et si rigoureux au Canada approchait, et aucun convoi n'arrivait. On avait même appris que le P. Noyrot était lui-même en Europe aux prises avec les difficultés dont il ne prévoyait pas le dénouement.

Cette situation critique alarma avec raison le P. Charles Lalemant, qui avait vingt-huit personnes à entretenir ; que faire ? Dans cette cruelle anxiété, il prit un parti extrême qui nous révèle toute la gravité de la position. Il s'embarqua lui-même pour l'Europe avec ses vingt ouvriers, devenus une charge trop lourde pour la mission. Il voulait

hâter l'arrivée
l'étaient pas, et

Le P. Lalen
accommoda se
dix barriques d
sept castors par
ainsi chèrement

Dans ces ext
les Hurons et
cœur de l'apôtre
ments ! Qu'allai
vaux ? Il fallait s
qu'il aimait com
était au fond pl
tendant leurs rej
(nom huron du l
tu vis avec nous
naître le Maître
savons pas enco
Si nous ne con
à témoin que c
nous quitte. »

Le P. de Brél
touchants témoig
leur ; il se consc
théâtre de ses pr
par l'espérance d
core attendaient
nait partager les
ruine.

Le P. Laleman
son arrivée en Fr
ment de réforme
colonie. Les plain
marchands, avai
Le Cardinal de
résolu d'y porter
le duc de Ventad
Le Cardinal fo

hâter l'arrivée des secours, s'ils étaient prêts, les préparer s'ils ne l'étaient pas, et porter plus efficacement ses plaintes à la cour.

Le P. Lalemant laissa le P. Massé à la tête de la mission. « Il accommoda ses frères le mieux qu'il put, dit Champlain, achetant dix barriques de biscuit du magasin au prix des sauvages, c'est-à-dire sept castors par barrique, à un écu comptant par castor. Il payait ainsi chèrement ce que la nécessité demandait. »

Dans ces extrémités, le P. de Brébeuf avait reçu l'ordre de quitter les Hurons et de descendre à Québec. Ce fut un coup bien dur au cœur de l'apôtre. Il fallait abandonner son œuvre encore aux fondements ! Qu'allaient devenir ses deux années de souffrances et de travaux ? Il fallait s'arracher à ses sauvages devenus sa famille d'adoption, qu'il aimait comme saint Paul aimait les premiers chrétiens, et dont il était au fond plus aimé qu'il ne pensait. Son cœur se fendit en entendant leurs reproches et leurs adieux touchants. « Eh quoi ! Echon (nom huron du P. de Brébeuf), tu nous abandonnes ! Depuis deux ans tu vis avec nous pour apprendre notre langue et nous apprendre à connaître le Maître de la vie. Déjà tu parles comme nous, mais nous ne savons pas encore adorer et prier Dieu comme toi, et tu nous laisses ! Si nous ne connaissons pas le Dieu que tu sers, nous t'appellerons à témoin que ce n'est pas notre faute, mais la tienne puisque tu nous quittes. »

Le P. de Brébeuf ne pouvait répondre que par des larmes à ces touchants témoignages d'affection, et son cœur était brisé par la douleur ; il se consolait pourtant dans l'espérance de revoir un jour ce théâtre de ses premiers combats, et il rassura les sauvages eux-mêmes par l'espérance de son retour. D'autres épreuves plus poignantes encore attendaient le serviteur de Dieu à son retour à Québec. Il venait partager les dernières souffrances de la colonie et assister à sa ruine.

Le P. Lalemant était parti du Canada le 2 septembre 1627, et à son arrivée en France, il fut agréablement surpris de voir le mouvement de réforme qui commençait à s'opérer dans les affaires de la colonie. Les plaintes si souvent formulées contre l'administration des marchands, avaient enfin trouvé de l'écho auprès du gouvernement. Le Cardinal de Richelieu, alors à l'apogée de sa puissance, avait résolu d'y porter remède. Il obtint sans peine que le pieux vice-roi, le duc de Ventadour, renonçât à ses droits dans l'intérêt de la colonie.

Le Cardinal forma une administration sur un plan tout nouveau.

Les anciennes sociétés des marchands n'ayant pas rempli leurs engagements, furent supprimées. Il leur substitua une Compagnie de Cent-Associés, dont les lettres patentes furent signées par Louis XIII au camp de la Rochelle, le 29 Avril 1627. Les Huguenots qui étaient alors en pleine révolte en France, et qui au Canada n'avaient cessé de fomenter le désordre depuis sa fondation, en furent justement exclus. Tous les membres de la nouvelle société qui avaient reçu le nom de Compagnie de la Nouvelle France, étaient animés des motifs les plus purs, et ils avaient pris les plus sages mesures pour assurer la prospérité et le bonheur de la colonie. Mais des revers de toute nature vinrent déjouer tous les plans et ruiner les plus belles espérances.

Dans le désir de subvenir aux besoins les plus pressants, la nouvelle Compagnie expédia au plus tôt au Canada un navire chargé de vivres, mais il fut capturé par les Anglais, que des traîtres avaient avertis de son départ. Ces ennemis acharnés de la prospérité de la France autant que de sa religion, ne s'en tinrent pas là. Ils crurent le moment favorable pour s'emparer de la colonie française, dont ils connaissaient la détresse. Le gouvernement de Londres mit à profit les services d'un traître, David Kertk, calviniste de Dieppe, qui s'était réfugié en Angleterre avec ses deux frères, et il lui donna le commandement d'une escadre avec ordre de fermer le Saint-Laurent à tout secours venant de France et de s'emparer de Québec.

Kertk s'avança jusqu'au cap Tourmente, où il détruisit un établissement que Champlain y avait créé. De là, il envoya sommer ce commandant de rendre le fort de Québec, (3 juillet 1628).

L'état de détresse de cette ville infortunée avait toujours été croissant. La seule ressource était dans l'énergie et l'intrépidité de son gouverneur. Il fit à l'Anglais une réponse que l'histoire peut mettre au rang de ses belles paroles : « S'il a envie de nous voir de plus près, lui fit-il dire, qu'il s'achemine, et ne nous menace pas de si loin. »

Cette ferme contenance en imposa à Kertk, et il n'osa avancer dans la crainte que la place ne fût en meilleur état qu'il ne pensait. « Cependant, ajoute Champlain, chaque homme était réduit à sept onces de pois par jour, n'ayant plus alors que cinquante livres de poudre à canon, plus de mèches et de toutes autres commodités, mais en ces occasions bonne mine n'est pas défendue. »

Champlain comptait un peu sur la flottille des Hurons avec laquelle devait descendre le P. de Brébeuf. Les canots arrivaient ordinairement chargés de blé d'Inde ; mais en abordant le 17 juillet,

ils n'en apportèrent
« Il fut hors de
ne m'en fut pas
tience, ayant tenu
Ce retour du
Québec, mais i
et les aider à le
leur terme. Il
presque complète
quatre-vingts bon
bonne terre, fa
prudence et l'é
naires pour pré
grandes calamit
une solution tris

Ignorant ce q
Cent-Associés a
en 1628, une fl
nature. Elle éta
associés, et porta
les P. P. Daniel
P. P. Charles L
et le frère Louis

D'après ses in
contre des Angl
« trop de courage
les eaux du Sair
seaux tombèrent
furent renvoyés e
seul, et alla porte

A peine rendu
cueillir de nouvel
frères. Il ne put
le P. de Vieuxpo
convoi, prêté par

(1) Le P. F. Ragu
nous allons le dire,
passa plus de vingt-ci

ils n'en apportèrent que deux sacs sur lesquels tout le monde se jeta. « Il fut hors de ma puissance, ajoute Champlain, ni peu ni prou. Il ne m'en fut pas même offert une écuellée. Toutefois, je prenais patience, ayant toujours bon courage. »

Ce retour du P. de Brébeuf ne ramena donc pas l'abondance à Québec, mais il vint partager les épreuves de ses frères et des colons, et les aider à les supporter. Elles étaient loin en effet de toucher à leur terme. Il fallait se préparer à passer l'hiver dans un dénuement presque complet. « Il y avait dans l'habitation, écrit le Récollet Sagard quatre-vingts bouches, dont les dents croissaient comme l'herbe en bonne terre, faute d'avoir de quoi les employer. » Il fallut toute la prudence et l'énergie de Champlain et l'influence morale des missionnaires pour prévenir les désordres qu'engendrent ordinairement ces grandes calamités. Mais la Providence allait donner à cette crise une solution triste et imprévue.

Ignorant ce qui se passait sur le Saint-Laurent, la Compagnie des Cent-Associés avait fait de grands préparatifs pour envoyer au Canada en 1628, une flotte de cinq vaisseaux, munis de secours de toute nature. Elle était commandée par M. de Roquemont, un des cent associés, et portait en même temps six missionnaires : deux Récollets, les P. P. Daniel Boursier et François Girard, et quatre Jésuites, les P. P. Charles Lalemant, François Ragueneau (1), Philibert Noyrot et le frère Louis Malot.

D'après ses instructions, Roquemont devait éviter avec soin la rencontre des Anglais, à cause de la supériorité de leurs forces ; mais « trop de courage, dit Champlain, lui fit hasarder le combat » dans les eaux du Saint-Laurent ; et, après d'héroïques efforts, quatre vaisseaux tombèrent aux mains des Anglais avec cinq missionnaires qui furent renvoyés en France. Celui qui portait le P. Noyrot échappa seul, et alla porter dans la mère patrie la nouvelle de ce désastre.

À peine rendu à la liberté, l'infatigable P. Lalemant se mit à recueillir de nouvelles ressources, pour tenter encore de secourir ses frères. Il ne put s'embarquer que le 29 juin 1629, avec le P. Noyrot, le P. de Vieuxpont et le frère Malot. Il accompagnait un nouveau convoi, prêté par la Compagnie des Cent-Associés.

(1) Le P. F. Ragueneau ne fit que voir le Canada sans y prendre terre comme nous allons le dire, mais il eut un frère nommé Paul, qui y vint plus tard, et y passa plus de vingt-cinq ans.

INTE

pli leurs enga-
Compagnie de
ar Louis XIII
ots qui étaient
ient cessé de
te ont exclus
eçu le nom de
des motifs les
our assurer la
rs de toute na-
lles espérances.
ssants, la nou-
avire chargé de
traîtres avaient
a prospérité de
là. Ils crurent
nçaise, dont ils
res mit à profit
eppe, qui s'était
nna le comman-
-Laurent à tout

ruisit un établis-
oya sommer ce
1628).

ujours été crois-
trépidité de son
oïre peut mettre
voir de plus près,
pas de si loin. »
osa avancer dans
ne pensait « Ce-
duit à sept onces
ivres de poudre à
ités, mais en ces

es Hurons avec
canots arrivaient
rdant le 17 juillet,

Dieu permit que le sort de cette expédition fut plus triste encore que celui de la première. Assaillie par une horrible tempête sur les côtes d'Amérique, une partie de la flotte fit naufrage près de Canseau. Le P. Noyrot et le F. Malot furent engloutis dans les eaux.

En tout cas, ce secours serait arrivé trop tard. Québec venait de tomber au pouvoir des Anglais.

(A suivre)

L'abbé H. R. CASGRAIN.

Au Couvent des SS. Stigmates

Nous espérons avoir pour le mois prochain un compte rendu des belles fêtes de l'inauguration de notre Couvent de Québec ; en attendant nous communiquons à nos lecteurs la lettre suivante que Monseigneur Marois, empêché d'assister à la cérémonie, a bien voulu adresser au Supérieur du nouveau Couvent. Elle nous exprime des sentiments qui ne peuvent que nous toucher profondément ; elle nous trace un programme que nous nous efforcerons avec la grâce de Dieu de remplir fidèlement. (1)

Archevêché de Québec
17 Sept 1902.

Révérénd Père Ange, Gardien des Frères Mineurs à Québec

Mon Révérend Père,

Je regrette d'être empêché d'assister à la Bénédiction de votre nouveau Couvent si heureusement placé sous le vocable des Saints Stigmates de votre Séraphique Père saint François. J'y suis cependant, mon Révérend Père, par mon esprit et par mon cœur. Avec vous je parcours les différentes pièces de votre Monastère et je ne sais qu'admirer davantage, de votre fidélité aux saintes Règles de votre Ordre qui déterminent jusqu'aux moindres détails de vos Couvents, ou de la sublime simplicité qui règne partout, ou de la sainte

(1) N. D. L. R.

pauvreté qui co
de la beauté de
templation che
par la vue de
en cet endroit
oublier ce que
Nouvelle-Franc
premières famil
n'ont pas encor
Vous renouez
attachait à ce pa
la voir jamais pl
vous regardons
pour veiller sur
aider dans les di
vidus aux jours
sentons heureux
de Québec s'ou
d'étude, de mort
les péchés sans r
lation si remplie
Couvent des Sai
miséricorde et
pas nous réjouir
et nous permet
soit mille fois bé
Veuillez recevo
regret l'hommage
et de prospérité p

pauvreté qui condamne si haut la mollesse de notre temps, ou encore de la beauté du site choisi, ce semble, pour favoriser l'esprit de contemplation chez vos religieux et les rapprocher encore plus de Dieu par la vue de tant de magnificences qui se déroulent sous nos yeux en cet endroit vraiment privilégié ! J'y suis aussi de cœur ! Comment oublier ce que vos Pères ont fait, dès les premiers jours de cette Nouvelle-France pour y implanter la foi et jeter dans le sein de nos premières familles canadiennes cette semence de hautes vertus qui n'ont pas encore cessé de fleurir et de porter des fruits parmi nous ! Vous renouez aujourd'hui cette chaîne deux fois rompue qui vous attachait à ce pays ; c'est, nous en avons la douce assurance, pour ne la voir jamais plus se briser ! Toujours, vous vivrez parmi nous, qui vous regardons comme les anges tutélaires placés par la Providence pour veiller sur notre berceau, et ramenés aujourd'hui pour nous aider dans les difficultés qui assaillent les sociétés comme les individus aux jours de l'adolescence et de l'âge mûr ! Comme nous nous sentons heureux, mon Révérend Père, à la pensée que sur les falaises de Québec s'ouvre aujourd'hui un nouveau Sanctuaire de prières, d'étude, de mortification et de sainteté ! Nous gémirons toujours sur les péchés sans nombre qui se commettent même parmi notre population si remplie de foi, mais la pensée des vertus pratiquées au Couvent des Saints Stigmates nous consolera et nous fera espérer miséricorde et pardon du Cœur de Notre-Seigneur ! Comment ne pas nous réjouir en un jour qui nous donne un si précieux avantage et nous permet un regain de confiance pour l'avenir ? Que Dieu en soit mille fois béni !

Veillez recevoir, mon Révérend Père, avec l'expression de mon regret l'hommage respectueux de mes meilleurs souhaits de bonheur et de prospérité pour votre Ordre parmi nous.

C.-A. MAROIS, V.-G.



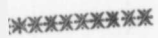
AINTE

triste encore
apête sur les
rès de Can-
les eaux.
bec venait de

ASGRAIN.



25



es belles fêtes de
communiquons à
hé d'assister à la
ivent. Elle nous
ément; elle nous
: Dieu de remplir

de Québec
1902.

Québec

ction de votre
able des Saints
J'y suis cepen-
on cœur. Avec
onastère et je ne
intes Règles de
ails de vos Cou-
ou de la sainte

Il Padre Marcellino

(Suite)



Il y avait dans cet homme de méditation et de prière une vertu qui dissipait comme par enchantement les nuages intérieurs ; et en l'approchant on éprouvait la sensation d'entrer dans une atmosphère de tendresse et son seul aspect reposait. Il écrivait une histoire : *Minoritica*, l'histoire de la famille franciscaine, et il m'en lisait des fragments. Pour moi, c'était autant de révélations. Je n'avais encore aperçu dans saint François que l'apôtre brillant de sainteté, ardent de charité, que le poète épris de la nature, des fleurs, des oiseaux, et même des loups; le P. Marcellino me montra l'originalité de son action sociale. Il me disait :—qu'indépendamment des douleurs communes à la pauvre humanité, l'ignorance, la misère, la lassitude physique ou morale, la mort, il en existe une propre à chaque condition. Sans fortune, absorbé jusqu'à présent dans vos études, et dans vos luttes pour le pain quotidien, vous n'avez pas connu encore, mon ami, le tourment du riche : celui de l'inégalité dont il profite. Si, comme je n'en doute pas, la Providence bénit nos travaux, vous le connaîtrez aussi. Il est poignant. Se sentir à l'abri des nécessités de l'existence alors que tant d'autres succombent au dénuement; quand la neige tombe et que le froid sévit, se dire en s'approchant d'un feu bien nourri : « A cette heure, de petits enfants, de malheureuses mères, des vieillards impotents grelottent ayant à peine une couverture fripée pour couvrir leur corps affaibli par les privations », quand, malade, on est entouré de soins empressés et dispendieux, penser que tant de malades n'ont même pas la ressource de l'hôpital, quand on jouit en poète des splendeurs du soleil se dire : « Le seul soleil d'une foule de nos semblables est la petite lampe fumeuse qui les éclaire à des centaines de mètres au dessous du sol » ; quand on est dispensé de vivre de salaire, savoir que souvent le salaire constitue une faveur après laquelle courent en vain des bandes d'affamés; entendre, de quelque côté que

souffle le vent, l
pitié, pitié...
pourquoi, entre
même main, il n
et pour les autre
Un trop grand r
tourdissant dans
que s'ils étaient
l'égoïsme endure
çois, tout formé
bonté, ne cessai
rendait soudain
l'opulent négoce
Que faire cepe
plaintes et de fern
eût travaillé. O
Les philanthropie
contre l'implacabl
battre les colonne
placer le rivage de
lois sociales établi
initiera plus tard.
crets divins égalaie
accepte, pour la s
de développement
fardeau trop lourd
fait pauvre, revêt
corde du mendiar
voilà calme ; il étai
dans l'agitation, il
même les animaux,
il ne manifeste que
d'amasser. Son re
ment des soucis fas
le fit Diogène : c'e
mot, une diplomate
pauvreté, il aurait
à eux à pied, couve
la fatigue ou hissé :

souffle le vent, la même imploration désolée ou menaçante : « Pitié, pitié, pitié..... » ; se demander avec angoisse de conscience pourquoi, entre des êtres formés du même limon et créés par la même main, il n'y a pour les uns que joie, faveurs, abondance, liberté, et pour les autres que tristesse, mépris, misères et servitude.....

Un trop grand nombre de riches échappent à cette obsession en s'étourdissant dans le plaisir ou en poursuivant, avec autant de frénésie que s'ils étaient tout à fait dénués, l'accroissement de leur fortune : l'égoïsme endurecît leur sensibilité, et leur bouche les oreilles. François, tout formé de tendresse, de miséricorde, de compassion, de bonté, ne cessait d'entendre l'imploration désolée : c'est ce qui le rendait soudain pensif au milieu du fracas des fêtes et triste dans l'opulent négoce paternel.

Que faire cependant ? S'il avait su le moyen de consoler tant de plaintes et de fermer la plaie sanglante de l'inégalité, de quel zèle il y eût travaillé. On l'a tenté avant lui et depuis : on n'a pas réussi. Les philanthropiques rêves, les sacrifices même n'ont pas prévalu contre l'implacable résistance des choses, et il serait plus facile d'abattre les colonnes invisibles par lesquelles le ciel est soutenu, de déplacer le rivage des mers, de supprimer le trépas, que de détruire les lois sociales établies par Dieu même dans une vue à laquelle il nous initiera plus tard. François dont le bon sens et la soumission aux décrets divins égalaient la charité, ne s'use pas en une révolte inutile : il accepte, pour la société, la richesse comme une condition d'ordre et de développement ; la répudie pour son propre compte comme un fardeau trop lourd à porter. Impuissant à détruire la pauvreté, il se fait pauvre, revêt la robe de bure et ceint ses reins délicats de la corde du mendiant. Dès lors il se sent délivré. Il était inquiet, le voilà calme ; il était triste, la joie éclate sur son visage ; il se débattait dans l'agitation, il se repose dans la quiétude. Il aime tout et tous, même les animaux, surtout les oiseaux à cause de leur insouciance : il ne manifeste quelque froideur qu'à l'égard des fourmis, trop avides d'amasser. Son renoncement au bien-être et par suite l'affranchissement des soucis fastidieux, n'est pas un calcul de l'égoïsme comme le fit Diogène : c'est un raffinement de compassion, et, je risque le mot, une diplomatie de dévouement. En se vouant librement à la pauvreté, il aurait plus facilement accès auprès des pauvres. Venant à eux à pied, couvert de poussière, en guenille, courbé en deux par la fatigue ou hissé sur un âne d'emprunt, ils ne l'accueilleraient pas

n et de priè-
r enchante-
prochant on
e atmosphè-
sait. Il écri-
de la famil-
s fragments.
Je n'avais
l'apôtre bril-
de la nature,
arcellino me
—qu'indépen-
s, l'ignorance,
en existe une
squ'à présent
otidien, vous
he : celui de
la Providence
nant. Se sen-
: d'autres suc-
: le froid sévit,
ette heure, de
rds impotents
r couvrir leur
est entouré de
malades n'ont
en poète des
de nos sem-
es centaines de
vivre de salaire,
ès laquelle cou-
elque côté que

avec suspicion, avec la crainte d'être dupés ; ils écouteront sa prédication plus favorablement que celle des doctes bien disant et bien vêtus.

Le thème que François développait partout ne variait guère : « Ne rougissez pas de la pauvreté, disait-il, elle est une plus noble dame. « que toutes les princesses, depuis que le roi de gloire l'a ennoblie par son amour. Ne vous lamentez pas de lui appartenir : elle est la racine de cette fleur inaltérable, qui, arrosée de vos larmes, grandit jusqu'au ciel et s'y épanouit. Ne détestez pas le riche, plaignez-le plutôt, car même en ce monde il n'a pas reçu sa consolation. Qu'importe de passer la seconde d'éternité qu'on appelle une vie humaine dans un palais de marbre et d'or ou dans une bicoque couverte de chaume ? Dans la bicoque on s'élance plus sûrement vers la demeure des Béatitudes. »

Et il montrait ses espérances en un langage familier, accessible. Sa voix était éteinte ou fatiguée, son visage émacié et, à la fin, labouré par des cautérisations sauvages, son corps en ruines ; mais son âme restait jeune, toujours pleine de soleil, toujours tendre et toujours belle. Et les plus endurcis fondaient en larmes, la multitude soulevée tendait les mains vers lui, criant : « Tu es vraiment un messager de Dieu... Que ton nom soit béni. » Depuis que le monde souffre, aucun miracle d'amour pareil n'a été accompli par un homme.

Le P. Marcellino se montrait d'autant plus persuasif que, en racontant François, il racontait sa propre vie. Lui aussi appartenait à une famille opulente, et avant de se consacrer à la pénitence s'était donné au plaisir. Ce fut à la suite d'une déception intime, dont personne ne reçut la confidence, que saisi tout à coup de l'horreur de la richesse il était entré malgré les instances de ses proches dans les cloîtres de la pauvreté.

On conçoit mon chagrin quand j'appris que cet étranger d'hier était appelé à l'*Ara Cali* de Rome pour plusieurs mois. — Il ne tient qu'à vous, me dit le Padre de prolonger notre intimité : je gagne Rome à petites journées par Assise, accompagnez-moi jusque-là. Je serai heureux de vous montrer le berceau et la tombe de celui que maintenant vous connaissez bien. J'acceptai aussi et quittai Florence avec le Père.

(A suivre)

EMILE OLIVIER.



Saint Antoine
ciscaines Mis
tales, raconte
chant qu'on va lir
Il y a quelques
un pauvre brahme
la lumière. La mi
mais elle ne put ce
rissable. On le d
décourager, insista
A quoi bon l'at
montra fidèle au r
son visage dur et h
« Tayarée, dit-il
de travailler, il faut
l'on me garde encc
Une profonde pi
yeux sur l'Indien
lui dit doucement :
« Je prierai mon
on ouvrait la porte
brahme aveugle, le
Le sixième jour,
lui-même, qui voula



Chronique

DE

Saint Antoine

Saint Antoine, faites que je voie. — Une de nos Sœurs Franciscaines Missionnaires de Marie, en résidence aux Indes-Orientales, raconte à la Rvde Mère générale de l'Institut le fait touchant qu'on va lire.

Il y a quelques temps, on vit arriver au dispensaire de Méliapour un pauvre brahme dont les yeux étaient depuis longtemps fermés à la lumière. La missionnaire, chargée des œuvres, l'examina avec soin, mais elle ne put concevoir aucun espoir. Le mal était ancien, inguérissable. On le dit avec douceur à l'Indien, mais celui-ci, sans se décourager, insista pour revenir se faire soigner.

A quoi bon l'attrister ? On le lui permit donc. Notre brahme se montra fidèle au rendez-vous, mais un voile de tristesse obscurcissait son visage dur et hautain, comme celui des gens de sa caste.

« Tayarée, dit-il d'un ton suppliant, je suis père de famille, j'ai besoin de travailler, il faut que vous me guérissiez ou je perdrai la place que l'on me garde encore par charité. »

Une profonde pitié étreignit le cœur de la religieuse. Elle leva les yeux sur l'Indien en murmurant une prière selon son habitude, et lui dit doucement :

« Je prierai mon Dieu d'avoir pitié de toi. » Matin et soir, quand on ouvrait la porte du dispensaire, on trouvait, au premier rang, le brahme aveugle, levant fièrement la tête, malgré son infortune.

Le sixième jour, il revint, accompagné d'un de ses parents, brahme lui-même, qui voulait le recommander à notre sollicitude.

« Depuis que le dispensaire des Tayarées existe, dit-il en se tournant vers son ami, j'y suis toujours venu quand j'étais malade et on m'a toujours bien soigné. Aie confiance, leurs remèdes sont bons.

« Brahme, interrompit la Mère, comment veux-tu que mes soins puissent rendre la vue à des yeux pour lesquels il n'y a plus de remèdes ici-bas. Ton ami doit se résigner. Si tu peux quelque chose pour lui, pense à sa famille et à sa nourriture. »

Les deux indiens ne se tinrent pas encore pour battus et redoublèrent d'instances. A bout de forces, la religieuse leur montra une petite statue de l'Enfant Jésus qui se trouvait sur la table et leur dit :

« Voilà l'image de notre Dieu tout-puissant. Si votre foi et votre confiance sont grandes, demandez-lui la guérison de l'aveugle, vous serez exaucés. »

A ces paroles, le pauvre brahme se jeta à genoux en s'écriant :

« Où est-il, le Souami des Tayarées, je veux l'invoquer. »

Prosterné devant la statue, il multiplia les cris et les supplications avec toute la véhémence indienne.

« Souami, guérissez-moi, rendez-moi mes yeux ! » A ce moment, et peut-être était-ce déjà la récompense de cette prière confiante, notre Missionnaire se souvint qu'elle avait en réserve un flacon d'eau bénite d'une chapelle de saint Antoine. Le Thaumaturge qui lui inspirait de recourir à son intercession, allait-il faire le miracle ?

Elle se le demanda en tremblant, puis, d'une main légère, laissa tomber quelques gouttes de l'eau sainte dans les yeux du malade, tandis qu'elle récitait le *Si queris*.

Le brahme s'en retourna consolé et l'infirmière se demanda encore :

« Dieu l'a-t-il entendu ? »

Oui, Dieu avait entendu la prière de ce cœur simple. Saint Antoine l'avait pris sous sa protection. Dès le soir, l'indien revint joyeux.

« Tayarée, dit-il, je commence à voir. Votre Souami va me guérir. »

Devant la statue de l'Enfant divin, il tomba encore à genoux, en redisant comme l'aveugle de Palestine : « Seigneur, faites que je voie ! »

La religieuse fut émue d'une si grande foi et son cœur conçut un réel espoir.

Ce fut donc avec une prière ardente qu'elle versa de nouveau de l'eau bénite de saint Antoine sur les yeux du brahme.

Le pauvre homme ne savait comment témoigner sa reconnaissance.

« Tayarée, disait-il, je veux offrir du coco et de l'encens à votre Souami. »

La guérison s'est faite sans conducteur, petit Bambino.

On ne voulut pas d'eau bénite.

Au bout de quelques jours, servait sur les yeux pas la vue, et resservait le pauvre brahme dont le pauvre brahme
Heureux et fier

La médaille

Dans une paroisse, trois ans était à tout sa mort était une petite médaille, avec toute sa famille, désolés attendaient une délivrance de sa part, heureux au ciel. » Sur son chemin, vint à passer par là un missionnaire chrétien. Ce missionnaire fit pitié à voir. Ce missionnaire eut la pensée de donner à saint François, en passant, une médaille. François, priez pour moi. Chose vraiment intéressante, il sentit sensiblement la médaille. Aujourd'hui, il a sa médaille, son grand bienfaitier, son grand bienfaitier, sa mère lui fait réciter le *Si queris* nous ! » Et si, quelquefois, il regarde et dit : « Heureux ceux qui ont confiance, sous la médaille, »

La guérison s'opérait rapidement. Le soir notre aveugle marchait sans conducteur, et déposait douze cierges aux pieds de la statue du petit Bambino.

On ne voulut pas tenter d'autre remède que la prière et l'onction d'eau bénite.

Au bout de quelques jours, il était complètement guéri, ne conservait sur les yeux que deux légères taches blanches qui ne gênaient pas la vue, et restaient comme un souvenir de la grâce merveilleuse dont le pauvre brahme avait été favorisé.

Heureux et fier, il retourna dans son pays reprendre son travail.

Le Rosier de St François.

La médaille de la Bénédiction de S. François

Dans une paroisse du diocèse de Blois, en France, un enfant de trois ans était à toute extrémité. Le médecin déclarait hautement que sa mort était une question, non de jours, mais d'heures. Le pauvre petit, avec toute sa connaissance, souffrait cruellement. Les parents désolés attendaient presque sa mort d'un moment à l'autre, comme une délivrance de ses maux. « Au moins, pensaient-ils, il sera plus heureux au ciel. » Sur ces entrefaites, un religieux du couvent de Blois vint à passer par là et entra dans cette maison, connue par ses sentiments chrétiens. On lui parle du petit moribond; on le lui montre, il fait pitié à voir. Tout espoir, du côté de la terre, étant perdu, le religieux eut la pensée de lui donner une médaille de la Bénédiction de saint François, en recommandant de dire, de temps à autre : « Saint François, priez pour nous ; » Ce que l'enfant fit aussitôt de son mieux.

Chose vraiment merveilleuse ! A partir de ce moment, le mal diminua sensiblement et, au bout de quelques jours, il n'en restait plus trace. Aujourd'hui l'enfant se porte à merveille, mais il n'a pas oublié son grand bienfaiteur. Matin et soir, après sa petite prière, sa pieuse mère lui fait réciter son invocation : « Saint François, priez pour nous ! » Et si, quelquefois, à dessein, elle feint de l'oublier, le petit la regarde et dit : « Et saint François ! . . . »

Heureux ceux qui, à l'exemple de cet enfant privilégié, se mettent avec confiance, sous la protection puissante du Séraphique Patriarche.

Annales Franciscaines

BIBLIOGRAPHIE

« **Introduction au Livre : « Pourquoi Jésus-Christ ? » Le Vén. Duns Scot**, par le Rév. Père Déodat-Marie de Basly des Frères-Mineurs de la province de Saint-Denys. 1902, chez Desclée, de Brouwer et Cie ; *Rome*, Via Santa Chiara. 20-21. ; *Paris*, rue Saint-Sulpice 30 ; *Lille*, rue du Metz 41. — L'auteur n'est plus un inconnu, il s'est révélé à l'attention des érudits par ses grandes Thèses Catholiques sur le Sacré-Cœur, conférences selon la doctrine du Vén. Jean Duns Scot qui en sont déjà à leur quatrième édition. Désireux de répandre de plus en plus la Doctrine trop délaissée du Docteur Subtil, le Docteur de Marie, le Père Déodat-Marie a résolu de continuer ses grandes Thèses sous ce titre : Pourquoi Jésus-Christ ? Ces conférences sont sous presse et viendront bientôt réjouir et satisfaire la saine curiosité des savants, épris eux aussi de Duns Scot. Déjà l'introduction a paru et c'est elle que nous recommandons aujourd'hui à nos lecteurs.

L'Emmaus par le Rév. P. Barnabé, O. F. M. Cet ouvrage vient de paraître. Il nous a été annoncé, nous ne l'avons pas reçu encore, nous ne pouvons donc que le signaler sans en donner aucune appréciation.

Cantus Varii IN USU APUD NOSTRATES AB ORIGINE ORDINIS, chez Desclée, Lefèbvre et Cie. — Chargé par les Supérieurs de nos Provinces françaises de réunir les documents nécessaires à la restauration des traditions musicales franciscaines, le R. P. Eusèbe Clop, O. F. M. se livra, pendant près de 18 mois, à de patientes recherches dans les principales bibliothèques d'Europe, et, après le Graduel et l'Antiphonaire franciscains publiés à Solesmes, il nous offre aujourd'hui un magnifique recueil d'anciennes mélodies grégoriennes en usage dans l'ordre des Frères mineurs depuis son origine. Ce recueil est un véritable trésor par la variété, le nombre et la valeur des morceaux qu'il contient. « Il a, de plus, pour nous l'avantage très appréciable d'être comme un bien de famille, puisqu'il est aisé de retrouver dans le rythme poétique ou mélodique de ces morceaux, la trace de chacune des générations qui nous ont précédés dans la Religion Séraphique. » A tous les amateurs de plain chant grégorien, à tous les enfants de saint François qui s'occupent de chant ecclésiastique, nous recommandons ce précieux recueil. Au commencement

du volume se trouvent
des listes de
pes d'exécution de

Le R. P. H. Mineur, MISSIONNAIRE

VAL. — un vol. in-8

Le public, — nous le
public indifférent et
avec une légitime
pittoresques, du R.
en effet, livre pour
fit, en reproduisant
héros, on trouvera
de pensées et de s
rance de détails vé
listes.

Rien de moins
voyage à travers l'in
explosion de gaieté,

Rien de plus in
meur par un témoin
appréciateur désinté

Rien de plus acti
vers lequel tant d'ém
attiré l'attention de
d'ombre et de mysti
sant et gigantesque
barbarie, l'oppressio

Ce n'est pas tout
gent de cette biogra
vementée. On y con
l'ardeur enthousiast
qui jadis enflammaie

Un opuscule inéd
çais en face du prote
missions franciscaine
Frères mineurs des
XIX^e siècle, complète

du volume se trouvent résumés avec brièveté et précision les principes d'exécution du plain-chant.

FR. R. M., O. F. M.

Le R. P. Hugolin de Doullens ou la Vie d'un Frère Mineur, MISSIONNAIRE EN CHINE AU XX^e SIÈCLE PAR L. DE KERVAL. — un vol. in 8° de 347 pages, orné d'illustrations hors texte.

Le public, — non seulement le public catholique, mais même le public indifférent et quelque peu frivole, — accueillera, croyons-nous, avec une légitime faveur ces aventures, tout à la fois émouvantes et pittoresques, du R. P. Hugolin. Dans ce livre que nous annonçons, en effet, livre pour lequel l'auteur a mis presque constamment à profit, en reproduisant largement, les lettres mêmes de celui qui en est le héros, on trouvera une verve inépuisable, une originalité constante de pensées et de style, une abondance, pour ne pas dire une exubérance de détails vécus, de peintures de mœurs curieuses, parfois réalistes.

Rien de moins austère que ces pages, captivantes comme un voyage à travers l'inconnu, et qui, la plupart, se terminent dans une explosion de gaieté, dans un franc éclat de rire.

Rien de plus instructif, non plus, que ces récits tracés avec humeur par un témoin oculaire, par un observateur impartial, par un appréciateur désintéressé.

Rien de plus actuel enfin : ne concernent-ils pas cet empire chinois vers lequel tant d'événements récents et sanglants, ont, de nouveau, attiré l'attention de l'Europe, ce sol, pour nous encore enveloppé d'ombre et de mystère, sur lequel se combattent, dans un duel incessant et gigantesque, le paganisme et l'Évangile, la civilisation et la barbarie, l'oppression et la liberté ?

Ce n'est pas toutefois que de sérieux enseignements ne se dégagent de cette biographie, si pittoresque et, à certains égards, si mouvementée. On y constatera, notamment, que la soif du salut des âmes, l'ardeur enthousiaste des missions, l'ambition héroïque du martyr, qui jadis enflammaient François d'Assise, sont toujours inextinguiblement vivantes au cœur de ses fils.

Un opuscule inédit du R. P. Hugolin sur les Frères mineurs français en face du protestantisme, le tableau officiel et exact de l'état des missions franciscaines à l'heure actuelle, enfin la nomenclature des Frères mineurs des Provinces de France, missionnaires en Chine au XIX^e siècle, complètent le volume sous forme d'appendices.



NÉCROLOGIE



Montréal. — Mlle Elisabeth Sheridan, en religion Sr Marie Elisabeth, décédée le 20 août.

Longtemps, les désirs du Vicaire de Jésus-Christ au sujet du Tiers-Ordre, semblèrent ne pas être compris de cette âme déjà à Dieu par les liens et les saintes pratiques de la Religion Catholique. Esprit droit et loyal, elle craignait d'entreprendre au-dessus de ses forces. « D'ailleurs — disait-elle souvent et toujours souriante — je suis comme tant d'autres, je ne veux pas quitter Marie pour S. François!... Ce dernier lui-même ne serait pas content! » — Or, à la fin d'une retraite annuelle, un prédicateur expliqua le Tiers-Ordre et fit bien comprendre que: devenir Tertiaire, n'était pas quitter Marie pour aller à S. François, et partant préférer St François à Marie; mais plutôt répondre aux désirs de Marie, marcher sur ses traces et lui plaire, en s'efforçant d'imiter son Divin Fils par la pratique de la prière et de la pénitence.

Mademoiselle Sheridan entendit ces paroles. C'en fut assez. Son cœur généreux embrasé du désir de suivre Jésus, la fit entrer sur-le-champ dans la milice du crucifié de l'Alverne. Ce ne fut plus dès lors, qu'une vie de prières, d'abnégation et de sacrifices, pratiqués avec la plus grande modestie et simplicité. D'humeur joyeuse, le sourire presque toujours sur les lèvres, même lorsque le cœur était sous l'étreinte des plus cruelles épreuves, elle trouvait moyen de faire ce que l'on taxe d'impossible: elle vivait avec le monde, elle était dans le monde, mais elle n'en était point.

Son cœur et son âme étaient le plus souvent tournés vers le tabernacle, vers la croix, vers le ciel!... Son unique sollicitude, était de faire le bonheur des siens et de son prochain. En un mot, elle était toute à tous, parce qu'elle était toute à Dieu. Aussi bien, elle était aimée, respectée et imitée de ceux qui la connaissaient. Aujourd'hui elle en est regrettée et pleurée!...

A l'école de saint François d'Assise cet amant passionné des âmes, de Jésus-Hostie, de Jésus Victime, Sr Marie Elisabeth avait appris à aimer Dieu d'un amour pratique. Elle faisait tous les jours, pour la conversion des pécheurs, quelques-uns de ces sacrifices connus seulement de Dieu, et de son représentant auprès de l'âme. Avec saint François d'Assise, avec saint Bonaventure elle aimait à se cacher dans la plaie du Divin Cœur, comme la colombe dans le creux du rocher, au jour de la tempête. Et là, elle demeurait calme et tranquille dans ce cœur à cœur avec celui qui a vaincu Satan, la chair et le monde! Ce fut dans un de ces entretiens intimes, que son cœur séraphique demanda à Jésus comme autrefois saint François d'Assise: des âmes, les âmes de certains pécheurs.

« Oui mon Dieu, que votre volonté soit faite, absolument comme vous le voulez.

« Oui, Jésus, je vous
« que vous voudrez,
A son Directeur qui
ces d'une telle prière
les comprends, et je
et exaucer ma prière.

Deux jours après a
accident de voiture. —

Néanmoins la mort
fice n'était pas acceptée
condamnée à vivre en
volontiers sur le triste
« souriant. Du reste,
« mon Père, afin de m
« avoir appartenue plu
sais pas!...

On l'entendait répéter
soit faite. Oui! je renco
paroles sublimes qui e
— Le sacrifice était tu
pour qu'il ne fût pas a
radical dans l'état de li
Et bientôt après elle
encore dans son cœur,
ours de sa vie:

« Mon Dieu, et mon
comme vous le voulez.

— Fraternité!

le 13 juin, après 14

— Charles Nisset

11 ans de professio

— Jean-Baptiste

le 27 août, après 2 a

— François Blais,

29 août, à l'âge de

— Fraternité c

Antoine Saint-Germ

9 juillet.

L'Assomption.

Sainte-Anne d

décédée le 10 août

profession.

Sainte-Thérèse

« Oui, Jésus, je vous offre ma vie ; oh ! ... prenez-la ! faites-moi souffrir tout ce que vous voudrez, pourvu que vous soyez moins offensé. »

A son Directeur qui lui demandait si elle comprenait bien toutes les conséquences d'une telle prière, elle répondit avec une certaine animation : « Oui, Père, je les comprends, et je ne les compte pour rien si Dieu daigne accepter mon sacrifice et exaucer ma prière. »

Deux jours après avoir formulé cette offrande, Sr Marie Elisabeth eut un grave accident de voiture. — On la porta toute meurtrie à sa demeure.

Néanmoins la mort semblait fuir devant l'habileté de l'homme de l'art. Le sacrifice n'était pas accepté, et cette digne enfant du Crucifié de l'Alverne, se voyait condamnée à vivre encore ici-bas. Elle prend promptement du mieux, et plaisante volontiers sur le triste accident. « Dieu ne veut pas encore de moi, disait-elle, en souriant. Du reste, je ne suis pas prête. Je voudrais encore deux ans de vie, mon Père, afin de me sacrifier le plus possible pour Jésus. Comme je voudrais avoir appartenu plus tôt au Tiers-Ordre... Mais voyez-vous, je ne le connaissais pas !... »

On l'entendait répéter encore : « Oh !... oui ! oui ! que la volonté de Dieu soit faite. Oui ! je renouvelle mon sacrifice !... oh !... mon Dieu et mon Tout !... » paroles sublimes qui expriment le pur et véritable amour d'une âme pour Dieu !... — Le sacrifice était trop beau, trop grand, il partait d'un cœur trop généreux, pour qu'il ne fût pas accepté. Aussi bien, le lendemain apporta un changement radical dans l'état de la malade.

Et bientôt après elle remit son âme entre les mains de son Créateur, répétant encore dans son cœur, ces invocations qui avaient fait ses délices pendant tout le cours de sa vie :

« Mon Dieu, et mon Tout ! » « Mon Dieu que volonté soit faite absolument comme vous le voulez. »

— **Fraternité Saint-Joseph.** — François Beauchamp, décédé le 13 juin, après 14 ans de profession.

— Charles Nisset décédé le 21 août 1902, à l'âge de 66 ans, après 11 ans de profession.

— Jean-Baptiste Bergeron, en religion Fr. Saint Joseph, décédé le 27 août, après 2 ans de profession.

— François Blais, novice, en religion F. Saint Joseph, décédé le 29 août, à l'âge de 70 ans.

— **Fraternité de Notre-Dame des Anges.** — Dame Vve Antoine Saint-Germain, en religion Sr Sainte-Elisabeth, décédée le 9 juillet.

L'Assomption. — Monsieur l'abbé Isaïe Dozois.

Sainte-Anne de la Pérade. — Delle Marie Edesse Ricard, décédée le 10 août 1902, à l'âge de 74 ans 6 mois, après 7 ans de profession.

Sainte-Thérèse. — Dame Vve Benjamin Deslauriers, née

tion Sr Marie

Tiers-Ordre, sem-
blent et les saintes
craignait d'entre-
t et toujours scu-
er Marie pour S.
Or, à la fin d'une
bien comprendre
à S. François, et
x désirs de Marie,
Divin Fils par la

son cœur géné-
reux dans la milice
des prières, d'abnéga-
tion simplicité. D'hu-
me lorsque le cœur
s'en de faire ce que
ans le monde, mais

tabernacle, vers la
bonheur des siens et
qu'il e était toute à
qui la connaissaient.

des âmes, de Jésus-
s à aimer Dieu d'un
des pécheurs, quel-
un représentant auprès
nature elle aimait à se
s le creux du rocher,
puille dans ce cœur à
Ce fut dans un de ces
ésus comme autrefois
leurs.
comme vous le voulez.

Céline Légaré, décédée après quelques années de profession.

Saint-Charles Bellechasse. — Louis Audet, dit Lapointe, en religion Fr. Louis, et Godefroi Gosselin, en religion Fr. François, tué accidentellement le 26 août.

— Dame Eugène Couture, née Valentine Turgeon, décédée le 1^{er} septembre à l'âge de 56 ans. Elle faisait partie, du Chemin de Croix Perpétuel.

Elle est morte après 17 mois de Noviciat. Déjà malade lors de la profession de ses sœurs Novices, elle attendait un petit mieux pour se faire recevoir à l'église.

Cet état consolant paraissait se manifester, lorsque la mort vint la ravir presque subitement, à ses parents et à la Fraternité.

Sainte-Rose de Laval. — Dame Jean-Baptiste Desjardins, décédée le 19 juillet à l'âge de 65 ans, après 7 ans de profession.

Paralysée depuis 8 années, elle a souffert cette longue maladie avec beaucoup de résignation, et elle est morte en véritable Tertiaire.

— Sévère Chartrand décédé le 23 août, après 13 ans de profession.

Saint-Michel de Napierreville. — Dame Olivier Trudeau, enlevée subitement à l'affection de sa famille le 18 juillet dernier.

La défunte était âgée d'une quarantaine d'années, elle a laissé dans le deuil un époux éploré et neuf jeunes enfants, dont l'aînée n'a que 13 ans. — Elle était fervente Tertiaire et appartenait aussi à la Congrégation Sainte Anne.

Chrétienne, avant tout, et toute dévouée à ses devoirs, elle savait élever ses enfants dans les principes de la foi et de la vertu, leur transmettant intactes les nombreuses qualités du cœur dont elle était douée elle-même.

Fall-River, Mass. — Fraternité Sainte-Elisabeth. — Dame Antoine Raiche née Marie Garon, en religion Sr Saint François d'Assise, décédée le premier juillet à l'âge de 47 ans, après deux ans de profession et une maladie de 8 mois qu'elle a soufferte avec une grande résignation.

— Dame Célestin Picard, née Henriette Lachance, en religion Sr Sainte-Claire, décédée en cette paroisse le 30 juillet à l'âge de 61 ans ; novice, depuis plus d'un an, elle n'a été reçue à la profession que sur son lit de mort, ayant été empêchée par la maladie de se rendre à l'église.

Chemin de Croix Perpétuel. — M. François-Xavier Chériault.

R. I. P.